

# LES ANCIENNES DOMINATIONS EN AFRIQUE NOIRE

par

PIERRE ROGER GAUSSIN

## Introduction

Au moment où la plupart des pays africains ont acquis l'indépendance ou sont en passe de l'atteindre, n'est-il pas nécessaire d'interroger l'histoire pour savoir si cet état a des précédents dans le passé, et pour quel pays, quels peuples ? Ceux-ci et ceux-là ont-ils un passé historique, brillant ou terne ?

On s'aperçoit alors que rares sont les Etats africains actuels qui aient politiquement une histoire (1) : seuls sont vraiment dans ce cas l'Ethiopie et, si l'on veut, le Mali, héritier des royaumes ghanéen, malien, bambara, songhaï, la Sierra-Leone dont l'ancien royaume Temné constituait en quelque sorte le noyau, et l'Ouganda, qui est l'ancien Kittara dont les royaumes successeurs ont été le Bounyoro et le Bouganda. Quant au Ghana, son aire actuelle d'extension n'a absolument rien à voir avec l'ancienne domination de ce nom : l'héritage qu'il eut pu légitimement revendiquer est celui de la confédération Achanti.

Est-ce à dire que de nouvelles nations comme la Nigéria, le Soudan, n'ont pas de passé historique ? Loin de nous cette affirmation, mais leurs passés historiques — insistons sur le pluriel — ne sont pas ceux du pays bien délimité que nous appelons Soudan ou Nigeria. Dans ces limites, il y eut jadis plusieurs dominations non pas seulement successives, mais concomitantes : Haoussa, Yorouba, Bénin, Bornou en Nigéria, Nubie, Sennar, Kordofan, Darfour au

(1) Précisons bien qu'il s'agit de l'Afrique « Noire » au sud du Sahara.

Soudan, pour s'en tenir aux plus connues. On pourrait en dire autant du Congo qui correspond pour ses parties élevées aux anciens royaumes Bakongo, Balouba et Balounda. Cette coexistence de peuples au passé historique parfois riche dans un même Etat peut poser de graves problèmes. Demandons-nous si ce viol du passé historique commis, sans le vouloir, par méconnaissance de l'histoire, par les puissances coloniales au cours d'une période récente, n'a pas été préjudiciable au destin de certaines nations : celles-ci peuvent difficilement être des créations *ex nihilo*. Les Etats africains qui ont un passé historique national auront plus de facilité pour dépasser le stade de l'indépendance. Ceux qui ont un passé multinational risquent d'avoir plus de difficultés, encore que la solution fédérale, adoptée par la Nigéria, puisse faciliter le passage. Reste les autres, ceux qui n'ont pas d'histoire, ou très récente : espérons que « l'accélération de l'Histoire » dont on parle tant leur permettra de compenser cette lente maturation qui est à l'origine des nations les plus fortes, lesquelles ne sont pas obligatoirement les plus étendues, pas seulement en Europe mais aussi en Asie et en Afrique (1).

### *Les populations africaines (2)*

Les *Khoisan* (*Khoi* = Hottentots + *San* = Bochimén) représentent avec les Pygmées, des éléments témoins de types anthropologiques répandus aux temps préhistoriques sur une grande étendue du continent africain. Les Bochimén, répartis au nombre d'une cinquantaine de mille entre le Bechuanaland et le Sud-Ouest Africain, seraient l'ultime stade, fortement dégénéré par suite d'une évolution sur place dans le cul-de-sac sud-africain, de la série des peuples préhistoriques. Les Hottentots, qui occupent essentiellement le Sud-Ouest Africain et le bassin inférieur de l'Orange, pourraient provenir d'un ancien métissage qui aurait eu lieu plus au Nord, dans la région des lacs Nyassa et Tanganyika, entre des populations hamites et des ancêtres des Bochimén. Ainsi les Bochimén auraient jadis occupé une aire beaucoup plus vaste jusqu'à ce que les Hottentots les repoussent en direction du Sud-Ouest en accomplissant leur migration vers la côte Atlantique. Ils auraient atteint le cul-de-sac austral vers les XIII<sup>e</sup> XIV<sup>e</sup> siècles, supplantant alors les Bochimén par la prise de possession des terrains les plus favorables à l'élevage. De nombreux mélanges auraient rapproché les deux groupes.

(1) L'étude qui suit est faite d'après les livres les plus récents, notamment celui de R. CORNEVIN, *Histoire des Peuples de l'Afrique Noire*, Paris, 1960 ; L.C.D. JOOS, *Brève histoire de l'Afrique Noire*, Issy-les-Moulineaux, 1961, et pour l'Afrique occidentale, J. SURET-CASALE, *Afrique Noire. Géographie, Civilisation, Histoire*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1961. B. DAVIDSON, *L'Afrique avant les Blancs*, trad., Paris, 1962. Cette mise au point pourrait aussi bien avoir pour titre : *Où en est l'histoire de l'Afrique Noire, d'après les travaux récents*.

(2) D'après : C. G. SELIGMAN, *Les races d'Afrique*, Paris, 1935 (ou, plus récent, mais en anglais : *Races of Africa*, Londres, 1957).

Mais dès cette époque, des éléments Bantous commencent à descendre le long de la côte orientale cependant qu'au xv<sup>e</sup> siècle arrivent les premiers Européens : Bochimes et Hottentots vont dès lors être pris entre les cohortes organisées des Bantous et l'avance méthodique des immigrants européens (1).

Les *Tvides* (Pygmées, Négrilles) sont des hommes de petite taille (1m.30 à 1m.50) qui vivent au nombre d'environ 160.000, d'une part dans les régions de l'Ituri et du lac Kivu, d'autre part plus à l'ouest, dans le bassin inférieur du Congo, le Gabon et le Cameroun, régions de forêt dense, d'accès difficile et de ressources limitées où ils se sont dispersés sous le double effet de la conquête et des difficultés alimentaires. Ils ont occupé autrefois, avant l'arrivée des grands rameaux Nègres, de vastes zones d'Afrique tropicale.

Les *Nègres* (Mélano-Africains) constituent le groupe de très loin dominant en Afrique Noire. Leur caractéristique essentielle est d'avoir la peau noire, plus ou moins foncée, la chevelure courte, noire et crépue, les lèvres épaisses. Comme ces traits n'apparaissent pas sur le squelette, il est très difficile d'affirmer ou d'infirmier le caractère négroïde de tel ou tel squelette fossile, ce qui ne rend pas aisée la solution du problème de l'origine des Noirs d'Afrique.

C'est dire aussi la difficulté d'un classement de Noirs et le caractère assez artificiel des séparations en sous-races dont les plus connues sont la Soudanaise et la Bantou, mais qui sont en réalité très nombreuses.

Sur l'origine des Noirs, trop d'études restent encore marquées par la brillante mais peu sûre formule de Ratzel : « L'Afrique est un seul et grand ensemble d'échos plus ou moins affaiblis de l'Asie » : n'est-il pas plus vraisemblable de penser, avec Robert Cornevin, que l'Afrique est « une des parties du monde les plus anciennement peuplées et, qu'indépendamment des Pygmées et des Bochimes, la base du peuple nègre est autochtone » (2) ? Le centre de dispersion pourrait avoir été l'Afrique Orientale, entre le bassin du Nil moyen et l'Ethiopie méridionale.

Les *Hamites* sont divisés en Hamites orientaux et septentrionaux. Les premiers sont souvent appelés « Ethiopiens » parce que leur aire principale de répartition se trouve en Afrique Orientale. Leur peau est plus ou moins foncée, présentant tous les tons entre café au lait et noir, variations qui les font considérer tantôt comme appartenant à l'Afrique Blanche, tantôt à l'Afrique Noire, Les traits les plus nettement caucasoïdes se retrouvent chez les Galla, les Somalis, une partie des Ethiopiens. Par suite de métissage, les Massaï du

(1) V. ELLENBERGER, *La fin tragique des Buchemes*, Paris, 1953.

(2) R. CORNEVIN, *Histoire des Peuples de l'Afrique Noire*, p. 129.

Kenya présentent les mêmes traits avec une peau plus foncée. Le type se retrouve encore avec des caractères plus atténués chez les Nilotes de la haute vallée du Nil et chez les Peuls.

Les Hamites septentrionaux comprennent les Berbères, les anciens Egyptiens et les Libyens. Ils se rattachent à la race brune ou méditerranéenne qui, indiscutablement appartient au rameau blanc. Ils intéressent l'Afrique noire à cause de leur parenté avec la race éthiopienne et parce que de nombreuses populations issues d'un métissage ancien ou récent occupent la frange méridionale du Sahara.

Dans leur immense majorité, les différents peuples africains ne sont arrivés dans leur habitat qu'après de longues et lentes pérégrinations à travers de vastes étendues. Ces migrations se sont poursuivies pendant des siècles et ne se sont arrêtées qu'après l'arrivée des Européens et les débuts de l'époque coloniale (seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle). Elles furent provoquées par des motifs d'ordre négatif — crainte d'une menace militaire, de la traite, désir de se soustraire à la tyrannie d'un souverain, plus souvent départs rendus nécessaires par la trop petite quantité de nourriture dont on dispose, ou encore fuite devant certaines épidémies — ou positif — attraction des montagnes-refuge et des fleuves nourriciers, réputation de tel chef prestigieux dont on demande la protection (1) : « on peut dire que l'installation d'une tribu africaine en un point donné s'effectue lorsque les conditions de sécurité, de santé, de ravitaillement en viande, de fertilité du sol, d'approvisionnement en eau potable, sont remplies et qu'en même temps les éléments favorables sur le plan mystique (alliance avec les génies du sol et les dieux locaux, maintien éventuel de liens avec les divinités traditionnelles du terrain abandonné) peuvent être rassemblés » (2).

Ces grandes migrations concernent surtout le groupe Bantou dont l'itinéraire a pris trois directions générales : la première passant à l'est des grands lacs vers la Rhodésie du Sud, la deuxième à l'ouest, vers la région des savanes humides des sources du Congo-Zambèze et de là vers les espaces rhodésiens, la troisième vers la côte du golfe de Guinée atteinte au début du XIX<sup>e</sup> siècle ; le groupe soudanais, animé d'une sorte de mouvement général d'Est en Ouest, de la région du haut Nil à celle du bas Sénégal, des centres de dispersions secondaires se situant dans le Fouta Djallon, le haut Niger et la bouche du Niger ; les Hamites orientaux qui, partant des régions du haut Nil et des plateaux éthiopiens se sont répandus autour des lacs ; les Hamites septentrionaux (Berbères, Touareg), dont la diffusion en Afrique du Nord semble avoir été postérieure à

(1) O. KOHLER, *Die Völkerwanderungen in Afrika*, dans *Afrikanische Heimatkalender*, Windhoek, 1958, p. 84 à 88.

(2) R. CORNEVIN, *op. cit.*, p. 145.

celle des Hamites orientaux et qui ont contribué à la formation de divers peuples vivant sur la frange sahélienne du désert (Maures, Touareg, Sarakolé). Quant aux Sémites, venus de la péninsule arabe, on distingue parmi eux les Sémites orientaux arrivés du Yémen au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ sur les plateaux d'Abyssinie qu'ils ont marqué de leur culture, et les Sémites septentrionaux ou Arabes, les uns venus du nord par le désert et le Fezzan, les autres à partir de l'Égypte, remontant le Nil et s'infiltrant le long des côtes de la Mer Rouge, d'autres encore, par voie de mer, tout au long de la côte d'Afrique Orientale.

### *Civilisations africaines (1)*

Ni les différences ethniques, ni les migrations, ne suffisent à définir les peuples africains. Il faut aussi tenir compte des types de civilisation dont les principaux, par ordre de perfectionnement progressif, sont :

1° Celle des Pygmées, cueilleurs et chasseurs de la forêt équatoriale.

2° Celle des Bochimén et des Hottentots, chasseurs et pâtres de l'Afrique Australe, et des groupes de chasseurs de savane qui leur sont apparentés.

3. Celle des Hamites, éleveurs, qui a profondément marqué toute l'Afrique Orientale. Le soin du bétail, exclusivement réservé aux hommes, porte sur les bœufs et les moutons. Cette civilisation est très voisine de celle des chasseurs de savane. Leurs migrations mêmes ont suivi des itinéraires proches. Les traits communs abondent.

4° Celle des Paléo-négritiques qui se retrouvent de la haute Guinée au Kordofan, difficile à distinguer de la civilisation « néo-soudanaise » qui l'a obligée à se réfugier dans les montagnes d'accès difficile.

5° La civilisation néo-soudanaise qui s'étend à travers le Soudan d'est en ouest et se trouve souvent influencée par des traits arabes. Elle a trouvé son illustration à l'époque des hégémonies ghanéenne, malienne et songhaï. Appartiennent aussi à ce cycle les civilisations mandé, mossi, haoussa, tandis que ces caractères ont marqué les dominations côtières : achanti, dahoméenne, yorouba. Elle concerne

(1) H. BAUMANN et D. WESTERMAN, *Peuples et Civilisations d'Afrique*, trad. française, Paris, 1948.



des populations agricoles connaissant déjà certains perfectionnements qu'ignoraient les paléo-négritiques et qui se seraient propagés d'est en ouest : fumure du sol, cultures en terrasses, canaux d'irrigation. On trouve dans cet aire de civilisation de véritables Etats organisés en royaumes. L'élément dirigeant qui a développé cette culture semble souvent être venu de l'extérieur : Berbères, Arabes.

6° La civilisation « rhodésienne » du Congo Méridional et du Zambèze fait pendant à la précédente au-delà de la forêt équatoriale. Le faisceau d'éléments communs avec la civilisation néo-soudanaise est frappant, faisant penser à une origine commune, ce qui renforce l'idée que la zone de dispersion fut bien la région du haut Nil, l'expansion s'étant faite ensuite de part et d'autre de la sylve congolaise. Là aussi se sont développés des Etats hiérarchisés encore que le relief plus contrasté au sud de l'équateur ait été moins favorable aux vastes dominations que la région sub-saharienne.

Dans ce vaste continent où les mouvements de populations se sont poursuivis jusqu'en plein XIX<sup>e</sup> siècle, relief et végétation ont eu, davantage qu'en des régions plus évoluées du point de vue technique, une profonde influence. Si l'on ne tenait compte que du seul relief, on distinguerait deux Afriques séparées par une ligne allant de Port-Soudan sur la Mer Rouge à Benguela, sur l'Atlantique, l'une au nord-ouest où dominent les basses altitudes (à condition de négliger l'Atlas, le Hoggar et le Cameroun), l'autre au sud-est où l'emportent les régions élevées. Les dominations les plus vastes devraient donc se retrouver dans l'Afrique du Nord-Ouest. Cependant il faut tenir compte, d'une part de la présence d'un immense désert, sans solution de continuité, de l'Atlantique à la Mer Rouge, d'autre part de la végétation de forêt épaisse, difficilement pénétrable, tout au long de la côte du Golfe de Guinée depuis la Gambie, et s'étendant largement vers l'intérieur dans le bassin du Congo. Cette zone forestière est encore plus répulsive aux dominations politiques que les régions montagneuses. Quant au désert, s'il ne peut pas se prêter à l'installation d'hégémonies, il n'empêche nullement les mouvements de groupes humains : aussi doit-il être surveillé, du moins ses abords, un peu comme les rivages des mers, sans quoi des « peuples du désert », comparables quant à l'effet produit à ces « peuples de la mer » dont il est question dans d'autres civilisations, risquent de surgir et de détruire les puissances existantes.

Ainsi, du point de vue des dominations politiques, on peut distinguer :

1° La zone des savanes, en donnant à ce mot un sens large recouvrant à la fois le Sahel, c'est-à-dire « le rivage du Sahara », la steppe et la savane proprement dite, s'étendant de l'Atlantique au massif éthiopien : là se sont formées et ont duré les plus vastes hégémonies africaines : Ghana, Mali, Songhaï, Kanem-Bornou, sans oublier au XIX<sup>e</sup> siècle les dominations Peuls. L'ensemble constitue le Soudan.

2° La vallée du Nil qui coupe longitudinalement la zone précédente et où se sont presque toujours distingués, sinon opposés, un secteur égyptien, celui-ci appartenant à l'Afrique Blanche, et un secteur soudanais qui appartient en partie à l'Afrique Noire.

3° Les hautes terres éthiopiennes, bastion de résistance d'une Afrique chrétienne investie par l'Islam.

4° La zone forestière où les sociétés ne se sont pas élevées au-dessus de l'organisation tribale ou de chefferies aux limites réduites.

5° Les plateaux du Sud-Est, eux aussi domaine de la savane, où des formes déjà évoluées d'organisation politique ont pu se développer, mais où le relief fragmenté n'a pas permis l'installation de dominations comparables en étendue à celles des savanes soudanaises. Les régions tout à fait australes, bassins du Zambèze et de l'Orange, étaient encore un *no man's land* au XVII<sup>e</sup> siècle à tel point que les descendants des premiers colons hollandais ont au moins l'argument de l'antériorité à opposer aux Bantous qui les submergent sous le nombre.

## PREMIÈRE PARTIE

### LES DOMINATIONS SOUDANAISES

Les traditions concernant le premier peuplement du Soudan sont en général assez floues du fait du caractère primitif des présumés autochtones, de leur ancienneté et de la faiblesse de la documentation. Les premiers habitants furent peut-être des Pygmées, dont les Gagou de Côte d'Ivoire seraient la représentation après un long métissage. On peut également présumer le caractère autochtone d'autres groupes ethniques : les paléo-négritiques de la Haute Volta, du Togo et du Cameroun septentrional. Certains d'entre eux sont actuellement installés dans des zones proches de leur ancien habitat, refoulés par l'invasion de races étrangères : c'est le cas des Coniagu du Haut-Sénégal qui seraient venus de l'actuel Soudan au XVI<sup>e</sup> siècle, des Senoufos et des Lobis de Côte d'Ivoire et de Haute-

Volta, refoulés par les Agni-Achanti. Mais aux époques anciennes, les Noirs peuplaient également certains secteurs du Sahara, ainsi les Toubou et les Bafour.

Les Toubou sont des noirs nomades du Sahara qui ont réussi à se maintenir à travers les siècles dans le formidable bastion du Tibesti. Ces montagnes-refuge ont joué tour à tour le rôle de pôle de dispersion (x<sup>e</sup>, xiv<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles) et de pôle d'attraction (xv<sup>e</sup>, xvi<sup>e</sup> siècles). Les Bafour, autre population du Sahara Occidental, dans l'actuelle Mauritanie, étaient eux aussi probablement noirs. Par métissage avec des éléments venus de l'est, ils auraient donné naissance, à l'ouest, aux Sérères et aux Ouolofs du Sénégal, à l'est aux Soninké et aux Wangara, dont sont issus les peuples Mandé. Mais on se demande dans quelle mesure les Bafour ont dû composer avec les Berbères Zenaga qui habitaient également la Mauritanie à la même époque, et ce qui revient à chacun dans la constitution des royaumes soudanais.

Ainsi, les plus anciens habitants qui formaient d'innombrables clans incapables de résister à l'intrusion de groupes organisés, durent subir la loi d'envahisseurs sans doute peu nombreux, mais disposant de cavalerie et d'un armement supérieur. Outre leur petit nombre, les nouveaux venus se caractérisaient par la faible proportion des femmes : d'où, en pays conquis, un fort métissage. La plupart des peuples actuels sont le résultat de ces mélanges, bien que certains soient des Noirs venus également de l'est : ainsi les Fons, les Mossi et les Gourma.

Sans cesse, depuis les origines, le Soudan largement ouvert au nord et à l'est a vu arriver de nouveaux occupants, les uns de la région nilo-éthiopienne, les autres du Sahara. De ces mêmes directions sont venues techniques et culture, alors que jusqu'à l'arrivée des Européens, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle mais surtout aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, rien n'est venu de l'Océan Atlantique. Parmi les influences décisives surgies du grand désert, il faut surtout faire place à l'Islam. Bien que parti d'Arabie et arrivé en Afrique par le nord-est, il n'a pas atteint le Soudan par l'est d'abord, la moyenne vallée du Nil étant tenue par des royaumes autochtones chrétiens, mais par l'ouest, depuis l'Afrique du Nord. Au cours de la chevauchée arabe qui atteignit le Maroc en 681, les Arabes avaient appris la provenance soudanienne de l'or. La première expédition arabe vers le *Blad es Soudan*, « le pays des Noirs » est de 734 : deux ans après Poitiers. Prosélytisme et attrait de l'or expliquent que les Omayyades aient fait creuser des puits pour l'aménagement d'une piste saharienne entre le sud marocain et l'Adrar : dès 800 le géographe Al Fazhari peut faire état du Ghana « pays de l'or, où l'on parvient en traversant le pays des Anbiya, Berbères du grand désert ». L'Islam progresse le long de la piste,

gagne le Tekrour, sur le bas Sénégal, dès le x<sup>e</sup> siècle. Mais les Berbère Sanhadja de l'Adrar restent des musulmans tièdes. C'est pourquoi dans la première moitié du xi<sup>e</sup> siècle El Bekri, chef d'une des fractions Sanhadja, les Djoddala du littoral atlantique, fait venir de Kairouan Abdallah Ben Yacine qui répand un Islam malékite strict et organise une sorte de confrérie dont le centre est un couvent (*ribât*) dans une île du Bas-Sénégal : c'est le début des Almoravides (1) qui ne tardent pas à convertir, avec une vigueur persuasive, l'autre fraction des Sanhadja, les Lemtouna, voisins du royaume d'Aoudaghost, vassal du Ghana (1040-1050). De là, l'Islam gagnera le Ghana (1068-1076), les rives du Niger, Tombouctou (1100), le domaine Mandé : les Mandé s'en feront les propagateurs vers le Fouta Djalon, les régions voltaïques, peu touchées par suite de la résistance Mossi, le Songhaï et le pays Haoussa (xiv<sup>e</sup> siècle).

Une autre voie de pénétration de l'Islam fut la piste qui, partant de Tripoli touche le Fezzan, passe entre Hoggar et Tibesti, atteint Bilma et de là le Kanem, autour du lac Tchad : le royaume de Kanem est officiellement musulman depuis la fin du xi<sup>e</sup> siècle. A partir de là, l'Islam atteindra le pays Haoussa et vers l'Est le Baguirmi et le Darfour.

Quant à la voie normale, celle de l'est, elle s'ouvre à l'Islam après la chute de Dongola (1317) qui marque la fin de la résistance organisée des états chrétiens de Nubie : l'Islam peut alors se propager en direction du sud (Sennar), et de l'ouest (Kordofan, Darfour et Ouadaï) (2).

L'Islam a souvent joué comme facteur d'union — dans le cas du Kanem composé de populations différentes —, plus souvent encore comme facteur d'organisation et d'expansion — cas du Mali, du Songhaï des Askyas — (3).

### A. — Les grands empires expansionnistes

Les hégémonies les plus vastes se sont constituées à partir du Sahel, visant à contrôler, d'une part les pistes à travers les déserts, en général de direction nord-sud, parfois le cours d'un fleuve les coupant d'est en ouest et les réunissant, ou à défaut une route terrestre, d'autre part les savanes du sud, riches en manioc et en millet. Une certaine civilisation urbaine pouvait s'y constituer grâce aux marchés, les uns au contact de la savane et du Sahel, où

(1) Sans doute pour *Al Morabit*, les gens du couvent.

(2) R. MAUNY, *La savane nilo-tchadienne, voie de pénétration des influences égyptiennes et orientales*, C.R. de la conf. internationale des africanistes de l'ouest, IV, 1951.

(3) A. J. ARKELL, *An history of the Sudan from the Earliest Times to 1821*, Londres, 1954 ; J. D. FAGE, *An introduction to the history of West Africa*, Cambridge, 1955.

les paysans noirs viennent vendre leur mil et leurs poteries tandis que les pasteurs y offrent les produits de leurs troupeaux, les autres au contact du Sahel et du désert, au point de départ des pistes caravanières. De grands empires aux limites fluctuantes y furent créés entre le <sup>x</sup><sup>e</sup> et le <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles par des peuples parfois peu nombreux mais qui, entraînés par des groupes dynamiques commandés par de fortes personnalités, surent durant un temps plus ou moins long, imposer leur tutelle à d'autres populations.

### I. — *Les hégémonies Mandé*

Parmi les peuples de l'Afrique Occidentale, les Mandé, qui sont actuellement plus de 2.000.000, ont joué historiquement un grand rôle (1).

Des deux grands groupes qu'ils ont formé, les So, ou « gens des chevaux » installés au nord, donc plus marqués par l'influence « blanche », sont à l'origine de l'empire du Ghana formé par les Soninké, du royaume des Kanté, formé par les Sosso, du royaume de Kong, créé par les Dioula, renommés pour leur sens du commerce, tandis que les Ma « gens des poissons », installés plus au sud, ont bénéficié d'un apport plus important du vieux fond africain et ont donné naissance à l'empire du Mali, œuvre des Malinké, fraction la plus dynamique des Ma, et aux royaumes Bambara.

On peut remarquer que l'hégémonie ghanéenne correspond à la période « païenne », tandis que celle du Mali représente la victoire de l'Islam (<sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle).

#### 1. *L'empire de Ghana* (2).

Cette domination, une des plus ancienne de l'Afrique Noire pourrait avoir été fondée au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle par des Berbères Zenaga venus de l'Atlas au moment où la domestication du chameau donnait aux Berbères une supériorité militaire écrasante. Une dynastie légendaire de quarante-quatre rois (dont les premiers étaient peut-être chrétiens) aurait régné sur l'Aouker du <sup>iv</sup><sup>e</sup> à la fin du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle. La capitale du royaume, Ghana, était située dans l'actuelle Mauritanie, sans doute sur l'emplacement de Koumbi-Saleh. Les rois, divinisés, portaient le titre personnel de *Ghana* qui signifierait « chef de guerre » et servit, par extension, à désigner le royaume. En 790, Kaya Maghan Cissé, jusqu'alors chef du Ouagadou, prit le pouvoir sous le nom de Cissé Tounkara, *Tounka*

(1) J. VUILLET, *Recherches sur l'origine des populations mandingues*, C. R. de l'Acad. des Sciences coloniales, 1951, p. 305-313.

(2) R. MAUNY, *Etat actuel de la question du Ghana*, Bull. de l'Inst. Français d'Afrique Noire, 1951, p. 463-475 ; R. CORNEVIN, *Des peuples de Gôlô Coast à l'empire du Ghana*, Encyclopédie d'O.-M., avril 1957, p. 160-164.

signifiant roi en Soninké. Cette dynastie dura trois siècles et s'acquît un grand renom, imposant sa suzeraineté à de nombreuses chefferies jusqu'aux cours supérieurs du Sénégal et du Niger. Il ne s'agissait nullement d'un empire unitaire, mais d'un agglomérat de « principautés » placé sous la suprématie du roi de Ghana dont le territoire propre n'était pas très vaste. La « maison royale » régissait directement le pays autour de Ghana, peuplé de Soninké : le domaine royal devait sans doute fournir l'essentiel de l'armée recrutée parmi les paysans libres en état de porter les armes. Au-delà se trouvaient les pays vassaux : royaume berbère d'Aoudaghost, soumis au Ghana en 990 et dont la richesse consistait surtout en troupeaux, royaume du Tekrou qui était un centre important du commerce de l'or, chefferies des régions aurifères du haut Sénégal.

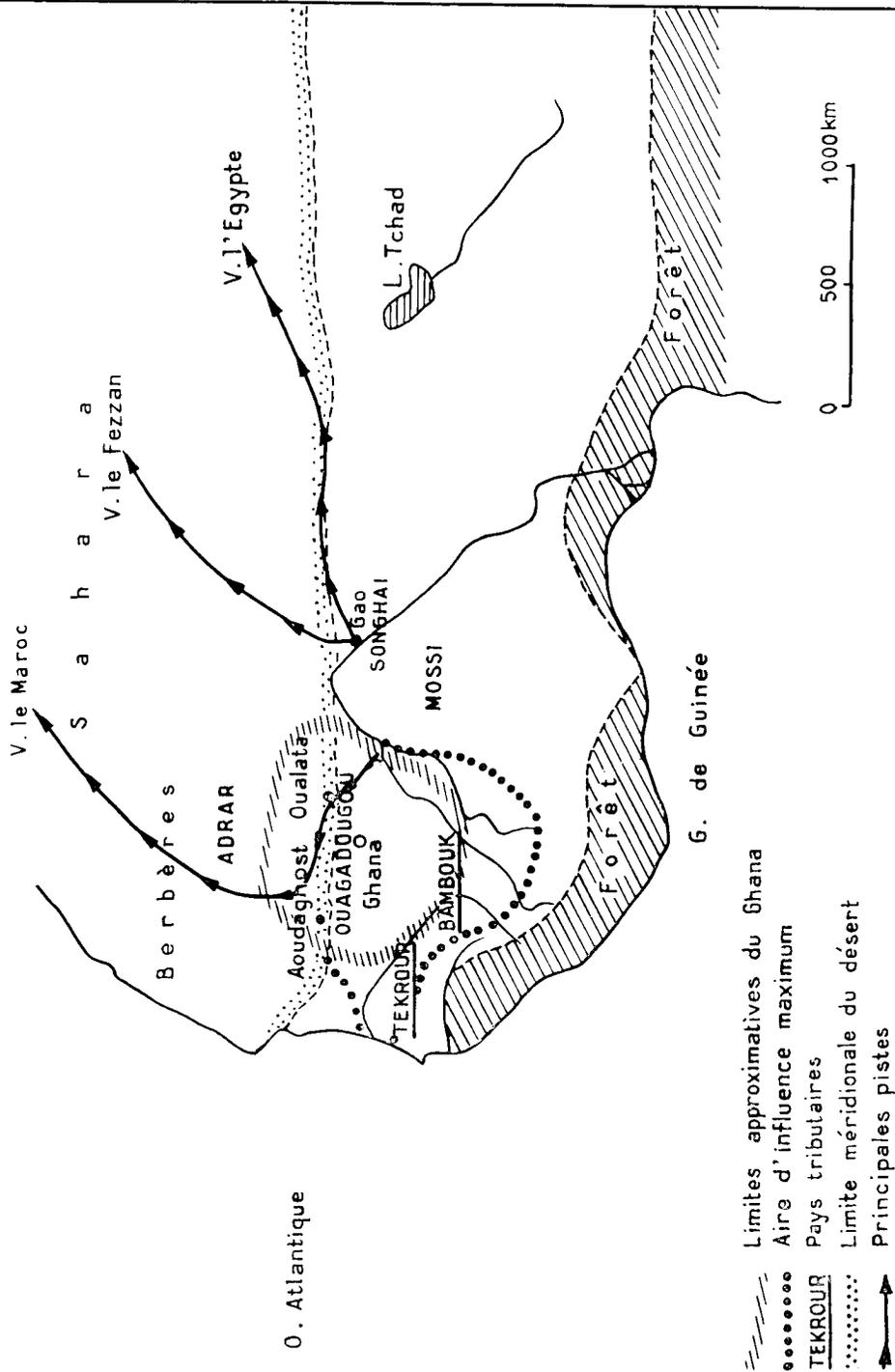
Depuis longtemps déjà, le Ghana était considéré comme le « pays de l'or » (Al Fazari, 800) (1), à tel point qu'entre 731 et 750 les Omayyades avaient envoyé contre lui une expédition qui avait échoué, mais dont quelques rescapés avaient pu rapporter « une quantité d'or considérable » (Ibn Abd El Hakam). Pour les géographes arabes, le roi du Ghana était un grand roi justement parce qu'il y avait dans son territoire des mines d'or (Yakoubi, 872). Le pays semble avoir été bien policé : l'ordre conditionnait la prospérité puisque, outre les mines d'or du sud, la richesse du pays était fondée sur sa position de carrefour caravanier entre le monde noir des bassins du Niger et du Sénégal et le monde méditerranéen, contrôlant le trafic du sel et du cuivre et percevant sur les caravanes des droits dont El Bekri donne les tarifs.

Sur les pays dépendants, l'autorité du *Tounka* était peu assurée, représentée par un dignitaire de la maison royale surveillant, avec l'aide d'une garnison, les autorités traditionnelles.

Il n'est donc pas étonnant qu'un édifice aussi médiocrement amalgamé n'ait pu résister à la pression islamique du XI<sup>e</sup> siècle, d'autant que les Berbères Zenaga d'Aoudaghost supportaient malaisément la sujétion des Noirs. C'est par là que l'Islam va pénétrer dans l'empire » « ghanéen » : en 1054, le roi d'Aoudaghost se convertit à l'Islam que prêchait, avec un allant et une vigueur nouvelle, une confrérie installée depuis 1040 dans une île du bas Sénégal : les Almoravides. Après avoir converti et soumis les Berbères Sahadja de d'Adrar, ils poussèrent Aoudaghost à rompre avec le Ghana. Le conflit était à la fois racial, religieux et économique : ces Berbères blancs supportaient difficilement la domination des Soninké noirs et, pauvres nomades, voulaient s'approprier les richesses d'un pays de cultivateurs sédentaires qui en outre contrôlaient le commerce de l'or.

(1) Sur les voyageurs et géographes « arabes » : G. FERRAND, *Relations de voyages et textes géographiques, arabes, persans et turcs*, Paris, 1914.

LE GHANA DANS SA PLUS GRANDE EXTENSION



- /// Limites approximatives du Ghana
- Aire d'influence maximum
- TEKROUR Pays tributaires
- ⋯⋯⋯ Limite méridionale du désert
- ➔ Principales pistes

Ainsi, l'islam commençait à progresser autour du Ghana proprement dit et recrutait, parmi les nouveaux convertis, des guerriers pour la guerre sainte. Berbères blancs et Soninké noirs contrôlèrent les pistes caravanières, poussèrent vers le nord, atteignant le Sous en 1056, fondant Marrakech en 1062, s'emparant de Fès en 1063. Le Ghana ne pouvait rester intangible devant cette poussée musulmane. Déjà il était pénétré : en 1068, il y avait à Ghana tout un quartier de marchands musulmans, avec douze mosquées bâties en pierre, nettement séparé du quartier royal entouré du bois sacré et comprenant les lieux du culte animiste et les tombeaux royaux. Le *Tounka* faisait encore figure de grand souverain, quand entouré des dignitaires de la cour et des interprètes, il rendait la justice en grande pompe... mais les jours de l'empire étaient comptés. A la suite d'une longue lutte menée du côté Almoravide par des contingents venus spécialement du Maroc, le Ghana succomba en 1076 : l'empire ganéen disparut, ses habitants durent se soumettre à l'islam. En réalité, comme l'empire était une mosaïque d'Etats, ceux-ci reprirent leur existence indépendante, les Almoravides n'étant pas assez forts pour les absorber purement et simplement. Le Ghana lui-même recouvrit son indépendance dès 1088, mais ce n'était plus qu'un petit Etat qui survécut dans l'obscurité jusqu'en 1240 où le conquérant malien Soundiata s'empara de Ghana et la pilla : le Ghana subsista comme chefferie vassale du Mali, le souverain conservant cependant un titre égal à celui du suzerain (1).

De cette ruine du Ghâna et de la conversion forcée à l'islam, il subsista quelque chose : un réflexe de défense au sein de la masse paysanne noire qui s'ancre dans ses croyances traditionnelles ; les grands chefs, de gré ou de force, se convertirent, d'où cette structure si fréquente d'une aristocratie islamisée dominant un peuple paysan resté foncièrement animiste.

*Un Etat successeur : le royaume Sosso.* — Pour fuir à la fois les Almoravides et l'islam, une partie des Soninké quitta l'Aouker, la région de Ghana et se réfugia au Kaniaga, au sud-ouest, à mi-distance de Ghana et du Sénégal, sous la direction des Diaresso (fin du XI<sup>e</sup> siècle, 1180). Pendant un siècle s'effectua un métissage entre Soninké et Peuls venus du Fouta Toro, sur la rive gauche du bas Sénégal. A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, à la dynastie Diaresso succéda celle des Kanté, dont le plus illustre représentant fut Souman-

(1) La localisation même du Ghana historique suffit à montrer que l'ancienne Gold Coast n'avait aucun rapport avec l'empire du Ghana, situé à des centaines de kilomètres plus au nord, et qui n'atteignit jamais la côte guinéenne. Le seul pays qui eût pu légitimement reprendre le vieux nom était l'ex-Soudan, qui a préféré faire revivre celui, incontestablement plus glorieux, de « Mali ».

gourou, redoutable guerrier qui sembla en passe de reconstituer l'ancien Ghana, du moins d'en réunir les régions méridionales. Sa puissance ne rencontra qu'un adversaire : le Mali. En 1228, Souman-gourou l'attaqua, et, victorieux, extermina la dynastie rivale... à l'exception d'un infirme, Soundiata. Et l'extraordinaire se produisit : l'infirme rassembla une armée, reprit sa capitale, écrasa Souman-gourou à la bataille de Karima (1235). Le royaume Sosso ne survécut pas à cette écrasante défaite, bien que la famille du vaincu ait pu fonder, au Fouta Toro, une dynastie Soninké.

## 2. *L'empire du Mali* (1),

A l'apogée du Ghana, au XI<sup>e</sup> siècle, les Malinké des bassins supérieurs de la Gambie, du Sénégal et du Niger constituaient un agrégat de chefferies animistes, sans autorité supérieure. Certaines d'entre elles prirent peu à peu une plus grande importance, avec la décadence du Ghana et du fait de la conversion de certains chefs à l'Islam. Ainsi peut-on parler au XII<sup>e</sup> siècle de deux royaumes Malinké : celui du nord, sous les Konaté, celui du sud, dans le Fouta Djalon, de la haute Gambie au haut Niger sous les Keita qui, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, installèrent leur capitale à Dyeriba, sur le Niger, qui prit le nom de *Mali*, terme désignant les capitales successives. Peu après, Naré-Fa-Magan imposa sa domination aux diverses chefferies Malinké et devint chef suprême de tout le Mali (1200-1218). La lutte entre le Mali et le royaume Sosso opposa musulmans et animistes : après une phase favorable au Sosso (1228-1234), la situation fut retournée pour Soundiata qui rétablit son autorité sur le Mali, en même temps que, par un symbolisme transparent, il reprenait force et vigueur. Rentré dans sa capitale Dyeriba (1234), il détruisait le royaume Sosso en 1235. Dans les années suivantes, Soundiata continua ses exploits guerriers, s'emparant des mines d'or du Banboug, du fertile Gangaram, poussant vers le nord jusqu'à l'ancienne Ghana qu'il pilla en 1240 : l'empire malien prit la place laissée vacante depuis plus d'un siècle par l'effondrement de l'empire ghanéen. Après son assassinat en 1255, son fils, le « roi rouge » Ouali, consolida son œuvre et entreprit le pèlerinage à la

(1) J. VIDAL, *Au sujet de l'emplacement de Mali (ou Melli)*, Bull. du Comité Hist. et Scient. de l'A.O.F., 1923, p. 251-268 ; J. VIDAL, *Le véritable emplacement de Mali*, *idem.*, 1923, p. 605-619 ; J. VIDAL, *La légende officielle de Soundiata, fondateur de l'Empire Mandingue*, *idem.*, 1924, p. 317-328 ; J. VEUILLET, *Essai d'interprétation de traditions légendaires sur les origines des vieux empires soudanais*, C.R. de l'Académie des Sciences coloniales, Paris, 1959, p. 268-287 ; *Recherches sur l'origine des populations mandingues*, Bull. du Comité Hist. et Scient. de l'A.O.F., 1923, p. 620-636 ; Ch. MONTEIL, *Les empires du Mali, études d'histoire et de sociologie soudanaise*, Bull. Comité d'Hist. et Scien. de l'A.O.F., 1929, p. 291-447 ; R. MACNY, *Evocation de l'empire du Mali*, Notes africaines, 82, p. 33-37 ; MAMBY SIBIDE, *Soundiata Keita, héros historique et légendaire, empereur du Mandingue*, Notes africaines, 82, p. 41-50 ; P. HUMBLOT, *Episodes de la légende de Soundiata*, Notes africaines, 52, 1951, p. 111-113.

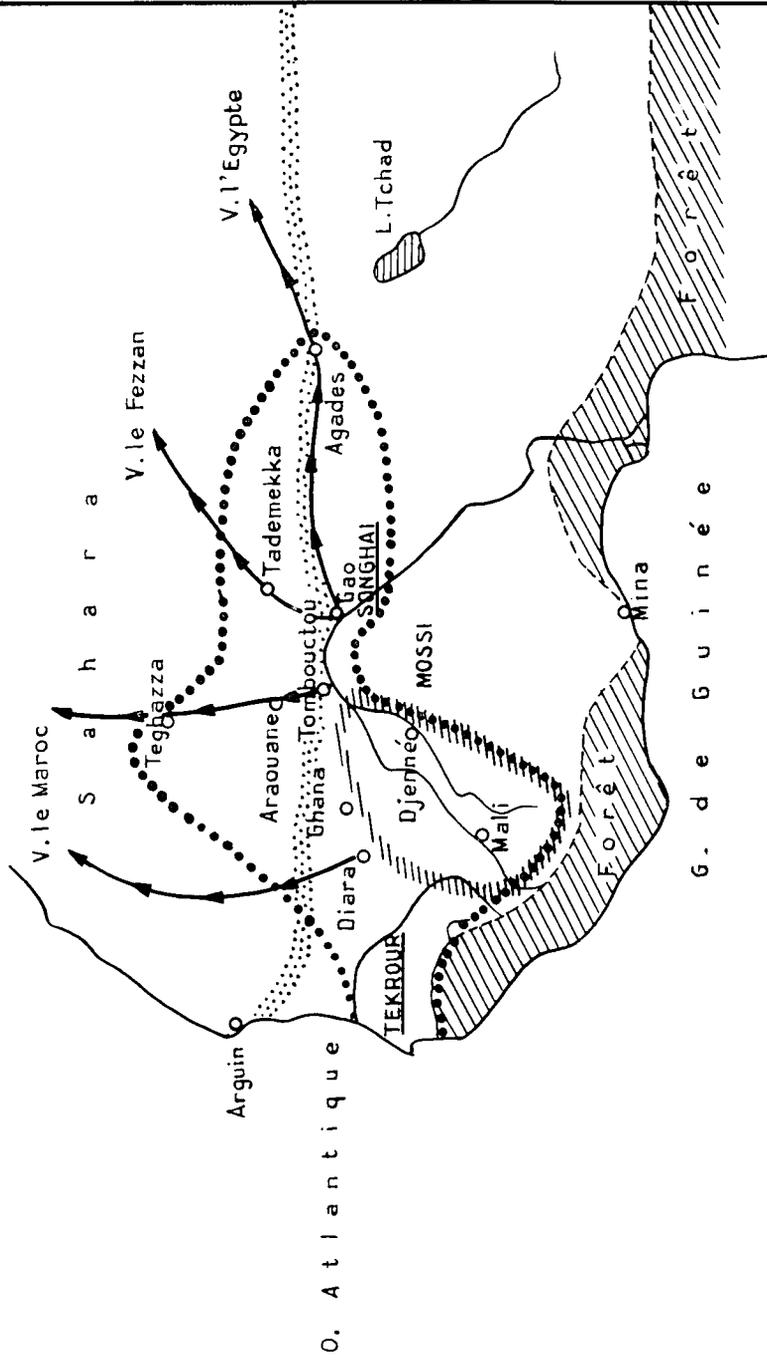
Mecque. Ses successeurs furent médiocres, à tel point qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le pouvoir fut confié à un esclave affranchi : Sakoura (1285-1300) qui rétablit l'ordre et mena des expéditions victorieuses contre les Toucouleurs du Sénégal et les Songhai de Gao, englobant dans l'empire la région de Djenné. Après lui, les Keita reprirent le pouvoir, et l'apogée du Mali fut atteint sous Kango Moussa (1312-1337), qui se rendit maître de Gao, au cœur du pays Songhaï (1325) : la suzeraineté malienne s'y maintint jusqu'en 1400, le roi Songhaï, ou Dia n'étant plus qu'un gouverneur au nom du souverain du Mali.

Cette extension de la domination malienne vers l'est amena l'essor de deux nouveaux centres : Tombouctou et Djenné, la première centre d'attache des caravanes sahariennes, la seconde, à l'intérieur, concentrant les produits soudanais et redistribuant dans une région consommatrice les marchandises importées par Tombouctou. Celle-ci, fondation des Touareg, avait supplanté l'ancien centre commercial d'Oualata, s'était peuplé d'éléments noirs commerçants qui, supportant mal les exactions des nomades, cherchèrent protection auprès des souverains maliens. Il est possible que Djenné ait été à l'origine une ville « targui », mais bien vite les commerçants Wangara s'y taillèrent la première place. Le chef de Djenné était tributaire du Mali, le tribut étant versé à la souveraine du Mali. Si les deux centres commerciaux du Soudan profitèrent de la paix et de l'ordre au cours de la période malienne, ils ne pâtirent guère du déclin malien, celui-ci ayant diminué le rôle économique de la capitale de l'empire au profit de ses concurrentes situées plus en aval sur le Niger.

Aucune domination africaine n'atteignit une ampleur comparable à celle du Mali au XIV<sup>e</sup> siècle : il s'étendait de la zone forestière au sud, aux limites du désert au nord, du bassin de la Gambie à l'Ouest à l'Air à l'est, englobant les centres caravaniers de Tichit, Oualata, Araouane, Tadmekket et Agadès (1). De la Gambie à Agadès, il y a 2.700 km. et 1.100 de Tichit aux sources du Niger : l'hégémonie malienne couvrait plus de 2 millions de km<sup>2</sup> à travers la steppe soudanaise, de l'Atlantique à l'Air, interposant son écran entre le golfe de Guinée et l'Afrique du Nord et du Nord-Est. La puissance, la fastuosité de Kango Moussa étaient sans égales : lors du voyage qu'il entreprit, de 1324 à 1326 et qui le mena par Oualata, le Touat et l'Égypte jusqu'à la Mecque, il stupéfia les Arabes par sa prodigalité. Il répandit l'or avec une telle profusion que le cours du métal baissa et qu'il fallut 12 ans pour qu'il retrouvât son ancien niveau. Au retour, Kango Moussa ramena quelques savants, notamment l'architecte et poète Es Saheli qui semble avoir rénové les

(1) E. W. BOVILL, *Caravans of the old Sahara*, Londres, 1933.

# L'EMPIRE DU MALI

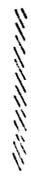


Le Mali proprement dit

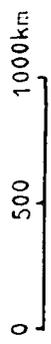
Aire d'influence maximum

Pays vassaux

Limite méridionale du désert



SONGHAI



constructions soudanaises. L'empire était parcouru par douze mille chameaux qui sillonnaient sans cesse les pistes sahariennes entre le Niger et le delta du Nil. Un moment compromise sous le fils de Kango Moussa, la situation fut rétablie par son frère Souleiman (1341-1360) qui remplaça le Songhaï sous la suzeraineté malienne, entretint des rapports étroits avec l'Afrique du Nord, Fès notamment, s'efforça d'attirer les étrangers, comme Ibn Batouta qui visita le Soudan en 1352 et fut frappé par l'ordre et la sécurité qui régnaient dans l'empire, par la bonne tenue des finances, mais aussi par l'impopularité du souverain causée par son « avarice », entendons sans doute par son excessive fiscalité (1).

Après lui, la décadence commença, traversée de quelques périodes de redressement, par exemple sous Moussa II (1374-1387) qui reprit au Bornou Takkeda et ses mines de cuivre (2). Au xv<sup>e</sup> siècle, le Mali devint l'objet d'une sorte de siège en règle, tour à tour attaqué par ses voisins : Peuls qui s'installèrent au Macina, Touareg qui lui enlevèrent Tombouctou, Araouane et Oualata (1433-1443), Songhaï qui, non contents de s'être entièrement affranchis de la tutelle malienne, lui prirent Djenné, puis le Diara (1465-1500), Mossi qui ravagèrent le Macina (1400-1477), Bambara, venus du sud et descendant en direction du Banni et du Niger, Toucouleurs qui cherchaient à s'emparer des mines d'or de Bambouk (1530-1535). La situation était si grave pour le Mali que les souverains établirent des relations avec les Portugais installés à Arguin, en Mauritanie (1448) et à Sao-Jorge da Mina, sur la Gold Coast (1482), demandant l'aide du roi du Portugal Jean II (1481). Ces échanges d'ambassades n'aboutirent à aucun résultat tangible et le Mali continua à décliner, ne dépassant plus guère l'importance d'une grosse chefferie, tellement faible que les Songhaï pillèrent la capitale et le palais royal en 1542, peu après le passage d'une ambassade portugaise (1534). Le xvii<sup>e</sup> siècle vit l'ultime attaque, menée par les Bambara qui remontaient les deux rives du Niger et étaient appuyés par les Peuls du Macina : le dernier roi du Mali, Mama Maga dut abandonner sa capitale et se retirer à Kangaba, berceau des Keita (1670).

*Les royaumes Bambara* (3). — Les origines des royaumes Bambara rappellent un peu celles de l'empire malien : les Bambara apparentés aux Malinké, venus sans doute de la région d'Odienné, dans la haute Côte d'Ivoire actuelle, glissèrent en direction du nord vers le Niger qu'ils atteignirent au xiii<sup>e</sup> siècle. Ils constituaient alors des chefferies soumises aux souverains du Mali. Il faut atten-

(1) Ibn BATOUTA, *Voyage dans le Soudan*, trad. Slane, Paris, 1843.

(2) Qui sont peut-être des mines de sel, d'après H. LIOTTE, *Sur l'emplacement de la ville de Tademekka*, Notes africaines, 1951, p. 65-69.

(3) Ad. TAUXIER, *Histoire des Bambara*, Paris, 1942.

dre la décadence malienne, l'invasion marocaine du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, et surtout la pénétration des Peuls du Macina pour que s'opère le passage des chefferies aux royaumes, sous la direction des Koulibali, Peuls encadrant les Bambara. Deux royaumes Bambara se formèrent ainsi au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, l'un sur la rive droite du Niger, autour de Ségou, l'autre sur la rive gauche, autour de Mourdia dans le Kaarta.

Le royaume de Segou connut sa plus belle période sous le règne de Mamari Koulibali (1712-1755) qui constitua une nombreuse armée à l'aide de condamnés dont il payait les amendes et d'esclaves qu'il rachetait et qui lui étaient fanatiquement dévoués. Avec cette armée de métier, le *tigiton* ou « chef de l'armée » Mamari soumit les tribus voisine, les Soninké, enfin les Bambara du Kaarta en 1754 : un seul royaume Bambara fut constitué sur le deux rives du Moyen-Niger. Seulement, il fallait un remarquable manieur d'hommes pour utiliser les bandes de Mamari. Celles-ci risquaient, sous un prince faible, de constituer un véritable danger, coupées qu'elles étaient des cadres traditionnels. De longues années de troubles suivirent la mort de Mamari jusqu'à ce que son gendre, Ngolo Diara, un esclave-soldat, prit le pouvoir (1766) et rétablit la situation, soumettant le Macina, Djenné, Tombouctou, tandis que son fils Manson battait les Mossi et établissait sa suzeraineté sur le Bélédougou et le Dédougou, sans parler du Kaarta émancipé qu'il remplaça sous la tutelle de Ségou. Après sa mort (1808), le royaume Bambara de Ségou entra en décadence, incapable de résister aux Peuls du Macina fanatisés depuis leur conversion à l'Islam. La réconciliation entre Ségou et Kaarta ne put empêcher la destruction des royaumes Bambara, dont il est difficile de savoir s'il est possible de les qualifier d'« Etats », étant donné qu'ils ne semblent pas avoir dépassé le niveau de fédérations de chefferies animistes, parfois solidement tenues par un chef de la trempe de Mamari Koulibali.

Quant au royaume de Kaarta, son histoire fut moins glorieuse, traversée de périodes de soumission au Segou comme de 1754 à 1761. Redevenu indépendant, le Kaarta prit de l'importance sous Sira-bo (1761-1780) à tel point que son successeur Dessé Koulibali se crut assez fort pour réduire le royaume de Ségou « gouverné par des esclaves ». Sa campagne ne réussit qu'à replacer le Kaarta sous la tutelle de Ségou. Finalement, le royaume Bambara de Kaarta succomba sous les coups des Toucouleurs dès 1854, avant celui de Ségou qui disparut en 1890.

*Les royaumes Mandé du sud.* — Les nombreux conflits qui opposèrent les peuples du Soudan nigérien, et peut-être l'augmentation de l'aridité dans la zone saharienne, entraînent des mouvements

de peuples extrêmement complexes. Pour s'en tenir aux groupes parlant mandé, leur expansion revêtit une double forme. Parfois, c'était la migration de tout un peuple, ainsi les Sosso, qui, après la chute de l'empire du Ghana, gardèrent leur cohésion et fondèrent un nouveau royaume. Plus souvent, il ne s'agissait que de bandes de guerriers sans emploi qui allaient conquérir les zones bien placées le long des pistes caravanières et autour d'un marché. Plus tard s'y ajouta le zèle religieux : conquérir des pays païens à la foi du Prophète. Un des cas les plus typiques est celui du royaume de Kong, fondé par un chef de bande venu du Macina au début du XVIII<sup>e</sup> siècle : Sékou Ouattara, chef des Dioula renommés pour leur sens commercial.

Les autochones, Sénoufos et Koulango, furent peu à peu « dioulaïsés » par l'installation de membres du clan Dioula dans les villages. De Kong, cette aristocratie rayonna sur les régions avoisinantes grâce à la supériorité que lui donnait sa cavalerie. Celle-ci obligea les Dioula à garder des contacts avec les régions du nord où pouvait se faire la remonte, d'où la fondation, sur le Bani, de Sofara (« chevaux complets »). De Kong, centre stratégique bien placé sur les plateaux de la haute Côte-d'Ivoire, les Dioula organisaient des raids plus ou moins heureux, notamment contre les Bambara, dont le chef, Mamari Koulibali les battit (1725). L'importance du Kong lui venait de son rôle dans le contrôle du trafic de l'or et du marché de la kola. Ces mouvements des Mandé à travers l'Afrique Occidentale préfigurent ceux des Peuls au XIX<sup>e</sup> siècle.

## II. — *L'empire Songhai* (1)

Les Songhaï qui au nombre de moins d'un million bordent les rives du Niger depuis la région en amont de Tombouctou jusqu'à frontière de la Nigéria, constituent une population composite dont les éléments essentiels sont les Sorko, pêcheurs, transporteurs, maîtres du fleuve « chemin de vie » et les Djerma, cultivateurs sédentaires soumis aux Sorko. Quant aux Songhaï, il s'agirait plutôt que d'une troisième population, d'une dynastie, vraisemblablement d'origine berbère, peut-être chrétienne, qui aurait quitté la Tripolitaine à la fin du VII<sup>e</sup> siècle pour échapper à la menace arabe et serait venue s'installer sur les bords du Niger, à Koukya, important marché situé en aval de Gao. Les Songhaï auraient pris la direction des Djerma et les auraient libérés de la

(1) J. BERAUD-VILLARS, *L'empire de Gao*, Paris, 1943 ; J. BOULMOIS et BOUBOU HAMA, *L'empire de Gao*, Paris, 1954 ; J. ROUCHI, *Contribution à l'histoire des Songhay*, Dakar, IFAN, 1953.

tyrannie Sorko. Ceux-ci, pour ne pas se soumettre, remontèrent le fleuve de Gao à Mopti. Les premiers rois Songhaï, ou *dia*, gouvernaient un petit secteur nigérien, entre Koukya et Tillabéry, mais en 890 ils s'emparaient de Gao dont le quinzième *dia*, Kosoi, fit sa capitale (1009). Il semble qu'à ce moment, Djerma et Sorko se fussent réconciliés : Gao devint alors un des grands emporiums du Soudan, s'enrichissant du trafic avec le Maghreb, ce qui attira sur le Songhaï l'attention du Mali alors à son apogée.

En 1325, Kango Moussa conquiert Gao et soumit le *dia* à sa suzeraineté, tout en lui laissant l'autorité directe. Cette situation ne fut pas acceptée par toute la famille royale et l'un des princes Songhaï gardés comme otages à la cour malienne, Ali Kolen, faussa compagnie au successeur de Kango Moussa, déposa le *dia* inféodé au Mali, et prit le pouvoir à Gao avec le titre de *sonni*, « remplaçant du chef » (1335). Cependant, dès le règne de Soleïman au Mali, l'autorité de ce dernier fut rétablie et il fallut attendre les premières années du xv<sup>e</sup> siècle pour que, profitant de l'affaiblissement du Mali, le *sonni* Ma Daou « le Géant » reprit son entière liberté et allât jusqu'à attaquer et mettre à sac la ville de Mali.

Le plus connu des souverains Songhaï du xv<sup>e</sup> siècle fut Ali Ber, « le Grand » (1464-1492), remarquable chef de guerre qui organisa une armée nombreuse et une flotille de pirogues assurant le contrôle du Niger. Remontant le fleuve, il prit Tombouctou (1469), puis Djenné et la région lacustre (1471-1476), repoussa les attaques des Mossi (1469-1483), soumit les Dogon des falaises de Bandiagara et du Hombori (1465-1484), enfin mena campagne contre les Peuls du Gourma : c'est au retour d'une de ces campagnes qu'il mourut, en 1492, laissant un empire couvrant la grande boucle du Niger et interceptant tout le commerce entre les pays sahariens et les savanes.

Seulement sa politique religieuse était discutée, car il manifestait la plus grande répulsion à l'égard de l'Islam sunnite qu'il considérait comme une menace pour le monde noir. En fait, Ali Ber s'appuya essentiellement sur les forces traditionnelles, sur l'animisme et percuta les marabouts, notamment quand il s'empara de Tombouctou. Les sunnites n'acceptaient pas « l'impiété » des *sonni* renforcée encore sous le fils d'Ali que détrôna un lieutenant d'Ali Ber, Mamadou Touré qui prit le nom d'*askya*.

Les *askya*, pieux musulmans, succédaient aux *sonni*, chefs magiciens et, héritant de leurs conquêtes, les étendirent et les consolidèrent en faisant appel aux ressources de l'élite musulmane qui permit d'établir un rudiment d'administration. En même temps, l'ardeur prosélyte des *askya* tendait à l'islamisation de la région du

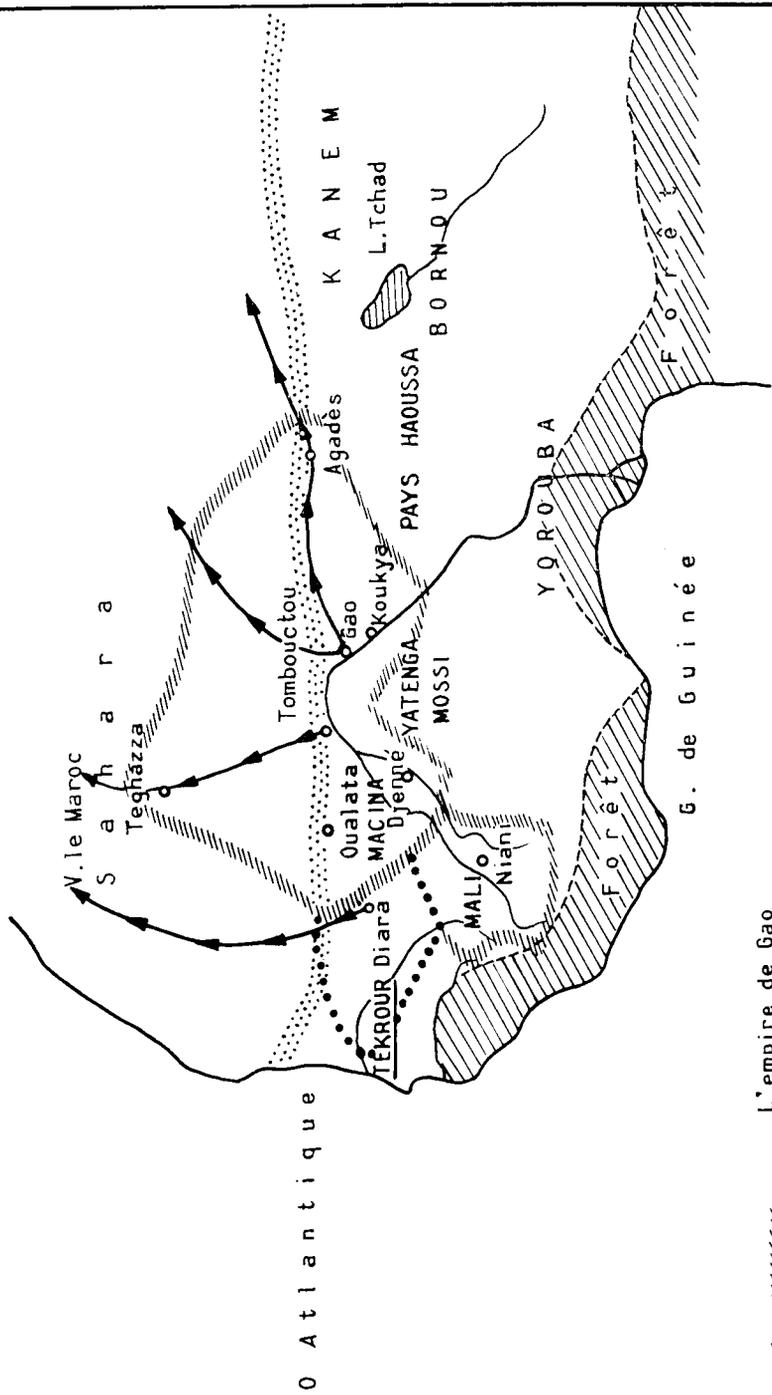
Moyen-Niger, qui se solda par un échec. Maître du pouvoir, Mamadou réorganisa le royaume, divisé en sept provinces placées sous l'autorité de gouverneurs, et l'armée, substituant une armée de métier formée d'esclaves et de prisonniers aux anciennes levées en masse. Puis il se rendit à la Mecque (1497-1498), frappant ses hôtes par sa munificence... qui eût les plus facheuses répercussions sur les finances du royaume. Mais tout le règne de Mamadou fut marqué par la lutte pour la foi sous l'influence des réformateurs, notamment d'El Merhili qui résida deux ans près de lui (1502-1504). Ce roi pieux fut aussi un grand conquérant qui étendit dans toutes les directions la domination Songhaï au détriment du Mali déclinant qui y perdit le Diara (1501-1508), et des Etats haoussa, dont plusieurs, Katsena, Zaria et Kano, durent payer tribut jusqu'au moment où l'allié de Mamadou dans ces expéditions, Kanta, affirma son autorité sur le Kebbi, petit royaume peuplé d'un mélange de Songhaï et de Haoussa qui servit désormais d'Etat-tampon entre l'empire Songhaï et les Etats Haoussa. Au nord-est, Mamadou enleva Agadès aux Touareg. En dehors des guerres de conquêtes, l'*askya* organisa des raids d'un autre genre, contre les Mossi du Yatenga (1498-1499) et contre le Borgou (1505-1506), pour razzier des esclaves dont la vente renflouait ses finances.

C'est l'apogée du Songhaï qui, par l'intermédiaire du Diara assujetti, contrôle le Fouta Toro et le Bas-Sénégal. Si le Mali s'étendait de la Gambie à l'Air, le Songhaï allait du même Air au Bas-Sénégal. Mais le règne de Mamadou finit mal : vieilli, aveugle, il fut détrôné par son fils Moussa et des querelles successorales marquèrent le deuxième quart du xvi<sup>e</sup> siècle, sans empêcher l'influence Songhaï de s'étendre aux dépens des Gourmantché au sud du Niger.

Le pays restait en ordre et prospère, mais il faut se garder de suivre à la lettre les chroniqueurs musulmans qui ont vanté le siècle des *askyas* parce que ceux-ci étaient des souverains pieux. En fait, l'Islam n'avait atteint que les villes, Gao, la capitale, Tombouctou, principal centre caravanier, et encore les notables, souvent convertis par snobisme, avaient parfois vu dans l'Islam un moyen de se libérer des interdits animistes et de se livrer tranquillement à la débauche.

A côté de cette discordance entre une minorité islamisée, maîtresse du pouvoir, et une majorité animiste, d'autres causes de faiblesses existaient pour ce vaste empire : plus étendu encore et plus évolué que ceux du Ghana et du Mali, il était plus vulnérable parce qu'il dépendait étroitement de l'axe du Niger, sans cesse menacé par les Touareg, les Mossi et les Peuls, et qu'il y avait dissociation entre le centre politique, assez modeste, Gao et les centres économiques, Tombouctou et Djenné. D'autre part, *dia*, *sonni* et *askya* ne faisaient pas corps avec la population, et c'était

L'EMPIRE SONGHAÏ



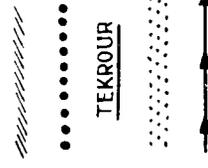
L'empire de Gao

Aire d'extension maximum

Pays vassaux

Limite méridionale du désert

Principales pistes



encore plus vrai depuis qu'ils s'appuyaient sur des soldats de métier : la famille royale était une dynastie, au sens occidental du terme, et non une « maison » avec tout ce que cette expression comporte de cohésion et de solidité. Les rois Songhaï n'étaient pas à l'origine des « maîtres de la terre » comme les souverains ghanéens et maliens.

En réalité, l'empire Songhaï n'était fort que de la faiblesse de ses premiers adversaires. Un autre allait se révéler autrement dangereux : le Maroc du sultan Mansour, le Victorieux, le plus grand des sultans saadiens (1578-1603). Pris entre les Espagnols, les Portugais et les Turcs d'Alger, les Saadiens n'avaient guère de possibilité d'action, sauf vers le Soudan. Le contrôle des pistes caravanières était une source de richesse : on pouvait en faire venir des esclaves, et l'exploitation des salines pouvait consolider les ressources marocaines. De fait, à la suite d'une première expédition marocaine en 1544, l'*askya* Daoud avait concédé aux Marocains l'exploitation des salines de Teghazza, moyennant une redevance annuelle de 10.000 *dinars*. Le sultan du Maroc préférait continuer l'exploitation sans payer de loyer. Aussi envoya-t-il plusieurs expéditions composées en grande partie de renégats espagnols. Si la première se perdit dans les sables (1584), la seconde, moins nombreuse (3.000 hommes), mais équipée d'armes à feu, écrasa à Tondibi l'armée Songhaï : le pacha Djouder, d'origine espagnole, entra à Gao où, au lieu de monceaux d'or, il trouva une ville misérable (1591). La désillusion dont il fit part au sultan lui valut d'être disgracié et remplacé par Mahmoud qui s'empara de Tombouctou que les Marocains préférèrent à Gao, la trouvant plus propre et parée de la présence de quelques lettrés (1).

Cependant, l'*askya* Issihak s'était réfugié dans le sud, au Dendi, où il rassembla une armée, mais la trahison eut raison des vellétés de résistance Songhaï, les *askya* s'opposant les uns aux autres : le Dendi finit au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle par se morceler en une poussière de petites communautés Songhaï.

Pendant ce temps, autour de Tombouctou, Gao et Tillabéry, les Marocains s'efforçaient de tenir le pays, sous la direction des pachas envoyés du Maroc jusqu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle. A cette époque, les Marocains coupés de leur base, métissés, ne formaient plus qu'une sorte de caste, celle des *Arma*, dominant, par habitude, un pays hostile. Ils avaient de plus en plus de mal à résister aux attaques des Touareg du Nord, des Bambara du Sud, payèrent tribut aux premiers à partir de 1737. Ils disparurent quand les Touareg occupèrent Gao, en 1770.

(1) H. de CASTRIES, *La conquête du Soudan par El Mansour*. Hespéris, Rabat, 1923 ; G. PLANEL, *Les préliminaires de la conquête du Soudan par Moulay Ahmed Al Mansour*, Hespéris, 1953, p. 185-198.

### III. — *L'Empire du Tchad : le Bornou-Kanem (1)*

Le lac Tchad a servi de base à un royaume qui pendant près d'un millénaire s'est étendu de part et d'autre, seul Etat comparable aux puissantes hégémonies du Soudan Occidental. La cuvette tchadienne fut de tout temps une « plaque tournante » entre les pays nigériens, ceux du Congo, la vallée du Nil et la Libye. Le problème du Tchad, en attirant de bonne heure des explorateurs de valeur, a permis de dresser dès le milieu du xix<sup>e</sup> siècle, un état des lieux assez satisfaisant, tandis que l'existence de manuscrits arabes et la présence d'anciens royaumes relativement organisés a servi à établir l'histoire de la plupart de ces Etats.

Les peuples qui avoisinent le lac, Kanembou du Kanem au nord-est et Kanouri du Bornou au sud-ouest, paraissent être apparentés aux noirs sahariens, ou Toubou, dont on trouve encore les représentants autour du Tibesti et qui présentent un type physique particulier, combinaison de traits européïdes avec un teint noir (2). Venus du Borkou, au sud du Tibesti, les Kanembou fondèrent au ix<sup>e</sup> siècle le royaume du Kanem sous une dynastie païenne. La précoce installation de l'Islam, dès le règne de Houmé (fin du xi<sup>e</sup> siècle), agit comme facteur de fusion entre des populations diverses. Les princes, ou *maï*, étaient à la fois des musulmans convaincus, pèlerins de la Mecque où certains allèrent plusieurs fois, tel Dounama au xiii<sup>e</sup> siècle, et des cavaliers qui n'hésitaient pas, fidèles à leur origine Toubou, à engager leur armée dans le désert.

Au xiii<sup>e</sup> siècle, le Kanem était en plein essor sous Dounama Dibalimi (1221-1259) dont la cavalerie, forte, dit-on, de 30.000 hommes, permit d'étendre la domination depuis le Tibesti au nord jusqu'au sud du lac Tchad et du Ouadaï à l'est jusqu'aux pays Haoussa à l'ouest ; le Bornou, au sud du Tchad, constituait une province méridionale du royaume.

A cette époque, le Kanem, en relations avec l'Égypte, jouait un rôle important dans le Soudan Central, comparable à celui du Mali dans le Soudan Occidental, mais malgré les influences extérieures, l'organisation de la monarchie rappelait celle des Etats spécifiquement africains : le *nokena*, sorte de grand conseil de douze officiers, pourvus chacun de commandements territoriaux, contrôlait le souverain et jouait le rôle de conseil privé de la « maison royale » dont le roi n'était que le président étroitement surveillé.

La situation changea sur la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, le royaume étant affecté par des troubles nés de l'hostilité qui opposait les différentes couches de population et des incursions des Boulala qui

(1) Y. URVOY, *Histoire de l'Empire du Bornou*, Paris, 1949.

(2) CHAPELLE, *Nomades noirs du Sahara*, Paris, 1958, p. 12.

attaquaient le royaume à l'est. Après que quatre rois aient été successivement tués lors de campagnes contre les Boulala, le *maï* Omar abandonna le Kanem trop menacé et se replia sur le Bornou qui devint dès lors le cœur du royaume. Ses successeurs s'y fortifièrent tandis que les Kanembou réfugiés au Bornou se mélangeaient aux habitants, donnant naissance aux Kanouri qui conservent l'ancienne langue Kanembou. En même temps, le pouvoir royal était renforcé par le *maï* Ali Dounama (1472-1504) qui restreignit les attributions du *nokena*. Au xv<sup>e</sup> siècle, du Bornou, les rois reprirent une activité extérieure, réussissant à imposer leur suzeraineté à Kano, à Katsena et aux Djoukoun, sans pouvoir en faire autant au Kebbi. Surtout, ils finirent par soumettre les Boulala du Kanem sous Idris II (1504-1526). La réunification du Bornou-Kanem permet aux *maï* de renouer les relations avec la Tunisie et la Tripolitaine, interrompues depuis le xiv<sup>e</sup> siècle. Par ce canal, ils purent se procurer des armes à feu et faire instruire quelques soldats, aussi Mohamed Idris (1526-1545) put-il soumettre la dynastie des Toundjour du Darfour et occuper cette région, retrouvant une ancienne voie d'expansion du Kanem et contrôlant les routes commerciales vers la vallée du Nil. Un gouverneur représenta le roi du Bornou à El Facher (« le palais »). Idris III Alaoma (1571-1603), profitant au maximum de sa supériorité sur ses adversaires, put pousser jusqu'aux Monts Cameroun au sud, jusqu'à l'Air au nord, soumettre aussi bien les Touareg que les Haoussa de Kano. Autour du Tchad et du Logoné, il entreprit de mater les tribus encore païennes : Kotoko, Mandara et Boudouma. Après ces campagnes la deuxième partie du règne d'Idris fut paisible, le souverain assurant ses liaisons avec le nord par le contrôle des importantes oasis du Kaour, autour de Bilma, centre d'extraction et de commerce du sel qui lui assura de précieuses ressources.

Idris III laisse l'impression d'un roi de grande valeur qui consacra toute son énergie à l'extension et à la consolidation de l'empire bornouan et dont la force, appuyée au sud sur celle du Kebbi, empêcha les Marocains de pousser davantage vers l'est après la conquête du Songhaï. Au début du xvii<sup>e</sup> siècle, provinces bornouanes et Etats vassaux du Bornou constituaient un empire de plus de 2 millions de km carrés.

Les successeurs d'Idris III ne purent pas conserver toutes ses conquêtes : l'Air et le Darfour reprirent leur indépendance. Du moins maintinrent-ils leur emprise sur les Haoussa et les Djoukoun, bien que ceux-ci, alliés aux Touareg de l'Air aient, un moment, menacé la capitale, Gasr Eggomo. Mais la situation du royaume s'aggrava dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle du fait du Baguirmi dont le sultan occupa une partie du Kanem, l'affaiblissement du Bornou faisant le jeu des Peuls qui, ayant terminé

en 1808 la conquête des Etats Haoussa, passèrent à l'attaque de Gasr Eggomo (1809). Battu, le *maï* Ahmed demanda l'aide d'un parent dont la réputation de piété et la valeur militaire étaient célèbres dans toute la région tchadienne : Mohamed el Amin (« le savant ») el Kanemi. Celui-ci ne démentit pas sa réputation et écrasa les Peuls, permettant à Ahmed de réintégrer sa capitale. Mais le roi n'était plus que le protégé du Kanemi qui prit le titre de *cheikh*, se bâtit une capitale à Kouka, sur la rive ouest du lac Tchad, et se comporta comme le véritable maître de l'Etat. Il restait cependant fidèle à l'ancienne dynastie et repoussa les attaques du Baguirmi. Mais à la mort du *maï* Dounama (1817), il laissa la royauté vacante. Les descendants de Dounama ne bronchèrent pas jusqu'à la mort du Kanemi (1835) dont le fils Omar prit la succession et vit se dresser contre lui un certain Ibrahim qui, durant qu'une partie des soldats d'Omar étaient occupés à guerroyer contre Zinder, n'hésita pas à faire appel au sultan d'Ouadaï. Celui-ci n'accepta de se retirer que moyennant le versement d'une substantielle indemnité de 8.000 thalers ! Le danger passé, Omar fit juger et exécuter Ibrahim pour haute trahison (1846) : ainsi finit la dynastie Sefouwa qui régnait depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Omar termina tranquillement sa carrière, mais ses fils eurent à faire face aux attaques de Rabah et finirent par succomber devant lui (1893).

L'organisation du Bornou était assez complexe. Le *maï* était entouré d'un conseil qui comprenait la reine-mère, ou *magira*, « la première femme du pays » ou *goumsa*, première épouse du sultan, et un certain nombre de *maina*, princes et princesses, de *malam*, docteurs de la Loi, de *kagana* ou conseillers. Parmi ces derniers, les plus influents étaient le *kaigama*, chef militaire, le *galadima* qui n'était pas comme chez les Haoussa une sorte de premier ministre, mais le maître des chameliers en même temps que le gouverneur de Ngourou, le *tchiroma*, gouverneur de la circonscription de Gasr Eggomo, enfin le *yerima*, fils ou père du roi et son lieutenant.

#### IV. — *Le Darfour* (1)

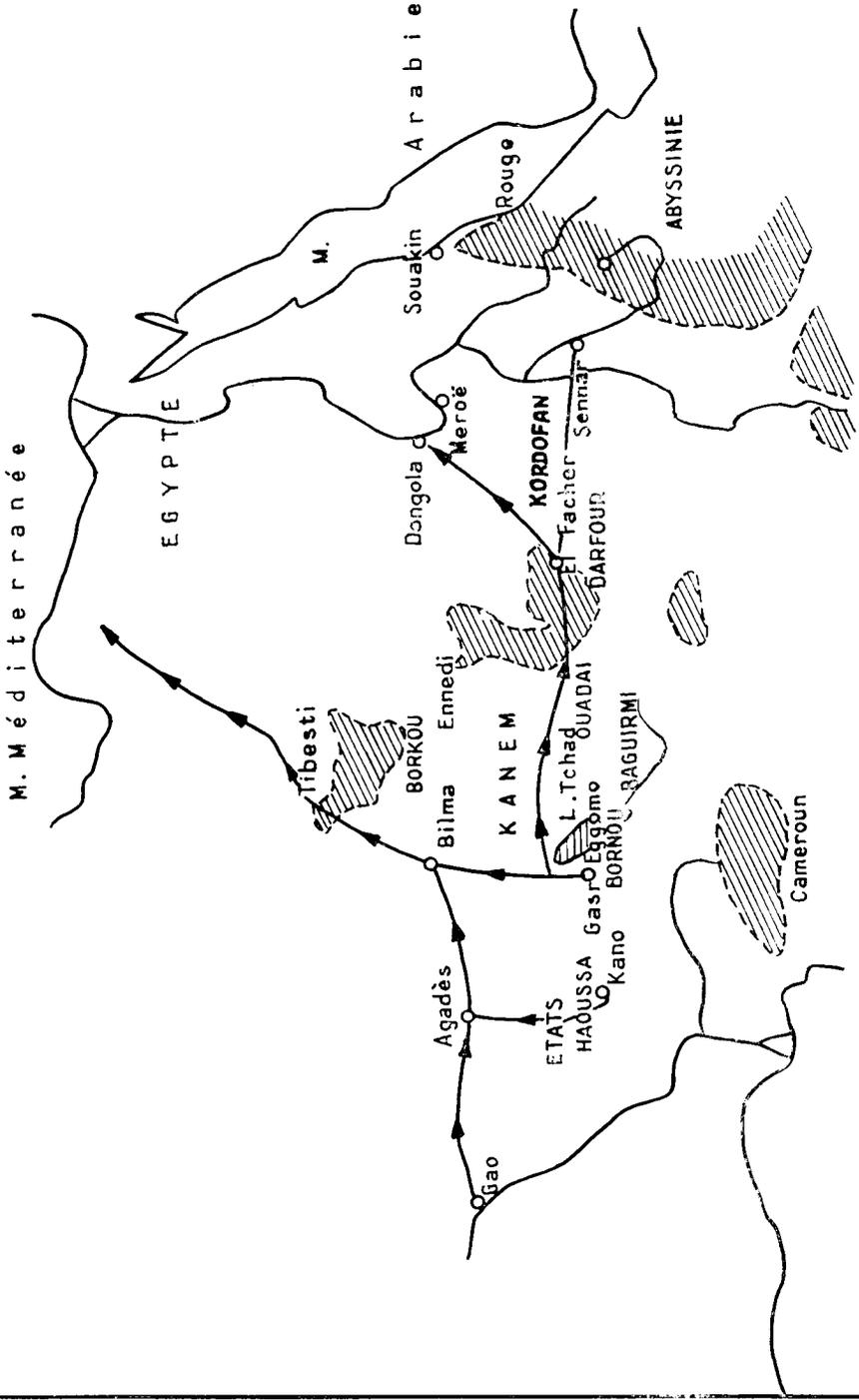
Les premiers habitants du Darfour semblent avoir été des Noirs, Fours et Dajou. A ces premiers éléments vinrent s'ajouter des groupes apparentés aux Toubou du Sahara, des Touareg, enfin des Arabes. Il est possible que la chute du royaume de Meroë, détruit par le roi d'Axoum en 360, ait contribué au peuplement et à l'organisation du Darfour, la famille royale de Meroë s'étant peut-être réfugiée à Ouri, la première capitale. Cependant, l'histoire du

(1) A.J. ARKELL, *A history of the Sudan from the Earliest times to 1821*, Londres, 1954.

pays est obscure jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle où le dernier souverain Dajou fut remplacé par un Tounjour qui avait épousé sa fille. Les Tounjour étaient une tribu païenne, issue sans doute de Berbères chrétiens, apparentés aux Touareg avec qui ils ont en commun l'armement — épées et lances — et pour les nobles, le port du voile noir. Les Tounjour auraient pu être chassés du Sahara tunisien par l'invasion des Beni Hillal (xi<sup>e</sup> siècle). Maîtres du Darfour, les Tounjour en attirèrent d'autres venus du Bornou et du Ouadaï. Ils jouèrent un grand rôle dans ce dernier pays dont la dynastie était apparentée à celle du Darfour. Cependant, l'Islam pénétra plus tôt au Darfour qu'au Ouadaï, sans doute dès le milieu du xiii<sup>e</sup> siècle, par l'intermédiaire des marchands arabes qui introduisirent les tissus de coton, puis sa culture, dans le pays. Mais c'est au xvi<sup>e</sup> siècle, quand disparut le royaume chrétien de Dongola qui barrait à l'Islam les pays du Haut-Nil, que la nouvelle religion se répandit avec vigueur.

Le Darfour ne constituait pas alors un État solide, et il subissait l'influence du Kanem qui, à travers le Darfour, contrôlait les routes caravanières qui atteignaient le Nil, l'une près de Dongola, l'autre dans la région de Sennar (xiii<sup>e</sup> siècle). Convertis à l'Islam, les souverains du Bornou voulurent imposer leur foi aux Tounjour, ce que facilitait le fait que le roi du Bornou était représenté aux Darfour par un « gouverneur de la province orientale ». C'est surtout sous Idris Alaoma (1571-1603) qu'un gros effort fut fait pour développer l'islamisation : des mosquées de briques rouges furent construites à Aïn Farah. Il est cependant difficile de parler d'annexion : il s'agit plutôt d'un protectorat bornouan. C'est durant ce régime que s'effectua le remplacement des rois Tounjour par des sultans de la dynastie Keira, peut-être aussi Berbères, mais soucieux de faire triompher l'Islam. Le premier, Souleiman Soloung (1596-1637) s'installa à Toura et mena de vigoureuses campagnes parmi les populations noires qui durent accepter l'Islam et l'autorité du sultan ou s'exposer à être attaquées, massacrées ou vendues comme esclaves. Cette politique fut continuée par ses successeurs, Moussa (1637-1682) et Ahmed Bokor (1682-1722) sous lesquels le Darfour fut complètement libéré de la suzeraineté bornouane. L'Islam était diffusé grâce à l'ouverture d'écoles ; les colons étrangers, Kanouri, Baguirmi, Boulala, Peuls et Arabes étaient attirés : la sécurité de leurs biens était garantie et ils étaient dispensés d'impôts. Renforcé, le Darfour entreprit de s'étendre aux dépens de ses voisins, du Ouadaï d'une part, qui avait profité du remplacement des Tounjour pour sortir de la vassalité, des Foung du Sennar d'autre part. A l'ouest, Ahmed Bokor, qui avait fait venir d'Egypte des mousquets, écrasa le roi du Ouadaï, Arous, à Kekkebia : le Ouadaï fut subjugué. Mais Ahmed Bokor fut malchanceux du côté du Sennar et périt au cours de la campagne.

LES DOMINATIONS DU SOUDAN ORIENTAL



Durant toute cette période, le Kordofan, entre le Darfour et le Nil, avait constitué une sorte de protectorat du Darfour sous la direction de gouverneurs héréditaires, les *Mousaba'at* (litt. « ceux qui sont partis vers l'est », donc du Darfour au Kordofan). L'échec d'Ahmed Bokor contre les Foung eût bientôt pour conséquence d'attirer leur attention sur le Kordofan, sorte de pays-tampon d'où l'un ou l'autre, Darfour ou Sennar, pouvait menacer son adversaire et installer ses bases de départ : en 1748, les *Mousaba'at* furent vaincus et le Kordofan passa sous le protectorat du Sennar dont le roi désigna un gouverneur. Au même moment, le Ouadaï rejeta le protectorat du Darfour, l'expédition menée par Abul Kasim avec 12.000 cavaliers ayant échoué (1752). La situation du Darfour fut rétablie par Mohammed Tirab (1752-1782) qui parcourut tout le Kordofan, s'y posant en libérateur. Ce Mohammed Tirab a laissé le souvenir d'un grand souverain lettré et épicurien : on disait de lui qu'il avait consacré dix années au gouvernement, à la religion et à l'étude, et dix autres aux femmes et à la boisson. Son règne marqua en quelque sorte l'apogée du Darfour. Cette situation se maintint sous les premiers successeurs de Mohammed Tirab qui, tout en gardant le Kordofan sous leur autorité, s'efforcèrent d'entretenir de bonnes relations avec le Ouadaï et surtout avec l'Egypte dont l'expansion au début du XIX<sup>e</sup> siècle n'allait pas tarder à les menacer. Les troupes du Darfour, démunies d'armes modernes, ne pouvaient guère résister à l'avance égyptienne : le Kordofan tout entier passa aux Egyptiens du Méhémet Ali en 1821. Réduits au Darfour, les souverains Keira régnèrent jusqu'en 1874, où le pays passa à son tour sous l'autorité égyptienne.

#### *Le Ouadaï, Etat vassal du Darfour.*

Cet Etat fut mêlé à l'histoire du Darfour, du Bornou-Kanem et du Baguirmi, avec cette originalité que l'Islam s'y implanta plus tardivement. La population autochtone était celle des Maba qui sont proches des populations soudanaises. Le royaume dut être organisé aux V<sup>e</sup> siècle sous les Tounjour, d'origine arabo-berbère, apparentés à la dynastie régnant alors au Darfour : ils conservèrent le pouvoir jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle et manifestèrent leur opposition à l'Islam. Celui-ci avait fait quelques adeptes souvent réduits à s'exiler, tel Abd el Krim ben Jamé qui s'instruisit dans la science islamique au Baguirmi et rentra au Ouadaï pour y instaurer l'Islam. Il dut mener de durs combats contre les Tounjour (1610-1635), mais finit par triompher. Le royaume n'en resta pas moins tributaire du Darfour et du Bornou. Les successeurs d'Abd el Krim, dont la capitale était Ouarta, essayèrent de libérer le pays de la tutelle du Darfour sans y parvenir autrement que temporairement, et du Bornou : de ce côté, ils furent plus heureux et au XVIII<sup>e</sup> siècle lui enlevèrent une partie

du Kanem. Cependant, querelles dynastiques et soulèvements païens compliquaient la tâche du sultan. Le plus grand, Saboun (1805-1813), rétablit l'ordre par des procédés brutaux, refusa le tribut au Darfour et surtout battit le *mbang* (roi) du Baguirmi dont il pilla la capitale Masénia. Il y installa un chef à sa dévotion. Il organisa la protection des routes caravanières en direction du nord, vers le Fezzan d'une part, Koufra et l'Égypte d'autre part, entraînant ainsi un important commerce qui lui permit de renforcer son armée. Mais après sa mort, les difficultés successorales recommencèrent et le Darfour en profita pour rétablir sa suzeraineté à partir du règne de Mohamed Chérif (1834-1858) qui dut faire face à diverses rebellions et transféra la capitale à Abéché. Son successeur Ali (1858-1883) reconstitua la puissance du Ouadaï au détriment du Baguirmi dont la capitale Masénia fut enlevée en 1870 : presque toute la population active du Baguirmi fut transplantée au Ouadaï, les artisans — qui faisaient défaut au Ouadaï — installés dans les villes, les paysans organisés en colonies agricoles. Bien que le Baguirmi n'ait pratiquement pas pu se relever, le Ouadaï ne profita pas de sa victoire, luttant difficilement contre les mahdistes maîtres du Darfour depuis 1883, contre les bandes de Rabah, contre les Senoussi. De sombres intrigues auxquelles étaient mêlés le chef des eunuques, le chef de la cavalerie, les nobles, déchiraient la famille royale et ce n'est qu'un souverain sans grand prestige ni puissance que trouvèrent les Français en entrant à Abéché en 1909.

Le sultan, en principe absolu, était cependant entouré d'un conseil comprenant un nombre important de nobles. Une des personnes les plus écoutées pour les problèmes graves était la mère du roi, ou *momo*. A la tête de l'administration, chef des fonctionnaires mais non pas premier ministre, se trouvait le vizir, entouré d'un certain nombre de dignitaires : l'intendant du palais, l'inspecteur du Trésor, dont l'influence devint prépondérante dans les derniers temps de l'indépendance, le chef de la cavalerie, la principale force du royaume : elle comprenait, au temps de Barth (1850-1856), 7.000 cavaliers dont 1.000 portaient la cote de mailles. Les eunuques jouaient au palais un rôle important. Le pays était divisé en quatre provinces gouvernées par les *kemakil* et chacune était subdivisée en quatre régions dirigées par un sous-gouverneur qui disposait de quelques fonctionnaires.

Bien que l'Islam eût triomphé au Ouadaï, on retrouve dans le caractère du roi l'héritage de la monarchie païenne : le souverain était sacré, considéré comme une divinité. Il prenait ses repas seul, et les restes en devaient être soigneusement enterrés.

## B. — Les dominations concentrées

Dans la savane ne se sont pas constituées des dominations aussi vastes que les précédentes. Il ne s'y trouvait pas de grands itinéraires sur lesquels pouvaient s'élancer les raids de cavaliers. Ces Etats correspondent à des peuples déterminés et leurs limites ne dépassent guère celles de ces peuples. Pour être moins étendus, ils n'en sont que plus stables à tel point que certains, très anciens, ont pu durer jusqu'à nos jours. Les Etats Mossi en sont l'exemple le plus caractéristique.

### I. — *Les royaumes Mossi* (1)

Dans la région située entre la grande bouche du Niger et la Volta, les paléo-nigrétiques *Gour* furent conquis et organisés par des envahisseurs venus du nord-est aux <sup>x<sup>e</sup></sup> et <sup>x<sup>i</sup><sup>e</sup></sup> siècles, peut-être apparentés aux Haoussa. Leur installation fut facilitée par la cavalerie qui leur donnait dans cette région de savane une écrasante supériorité sur les autochtones qui n'étaient organisés qu'en clans anarchiques. Seuls les contreforts montagneux purent protéger certains paléo-nigrétiques. Cependant, contrairement aux Mandé qui, plus à l'ouest, purent imposer leur langue aux anciens habitants, les envahisseurs Mossi-Dagomba moins nombreux ne le purent et divers dialectes parlés dans ces régions correspondent au fond linguistique *gour*.

Plus remarquable est le fait que Mossi, Gourma et Dagomba ne se firent presque jamais la guerre, ce qui leur permit de maintenir, entre les Songhaï du Niger et la forêt, un vaste ensemble qui ne fut menacé qu'à partir de la fin du <sup>xviii<sup>e</sup></sup> siècle par les Peuls du Lip-tako qui refoulèrent les Gourma vers le sud, et surtout par les Achanti dont les fusils de traite assurèrent la mainmise sur le Dagomba.

Le centre de dispersion des populations mossi semble avoir été Gambaga qui a joué, pour la région de la Haute-Volta le même rôle que Kong plus à l'ouest pour la haute Côte d'Ivoire. De Gambaga sont issus quatre royaumes : Mamproussi autour de la ville, le plus modeste, « comme si les chefs les plus dynamiques avaient voulu quitter Gambaga ne laissant à la maison-mère que les gens paisibles » (2) ; Mossi, qui fournit actuellement encore l'exemple pérenne d'une royauté autochtone animiste ; Gourma qui existe toujours

(1) Ad. TAUXIER, *Le Mossi et le Gour*, Paris, 1924 ; G. LE MOAL, *L'Histoire et la légende du Mossi*, A.O.F. Magazine (Dakar), déc. 1951, p. 95-105.

(2) R. CORNEVIN, *Histoire des peuples de l'Afrique Noire*, p. 285.

autour de Fada N'Gourma mais dont les rois ont adopté la langue de leurs sujets Gour ; Dagomba, tôt converti à l'Islam, mais vassalisé par l'Achanti.

Ainsi de toutes ces dominations, la plus intéressante est celle des Mossi, aristocratie de cavaliers qui a étendu son pouvoir sur des populations moins évoluées, des montagnes togolaises au Niger. Arrivés dans le pays au XII<sup>e</sup> siècle, ils constituèrent d'abord de nombreuses chefferies jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle où Ouidiraogo, que la tradition rattache au chef de Gambaga, fonda un premier Etat Mossi : Tenkodogo. Des descendants d'Ouidiraogo créèrent les royaumes Mossi d'Ouagadougou, dont le premier souverain, le *Morho Naba* vivait au début du XIV<sup>e</sup> siècle, du Yatenga dont le fondateur éponyme fut Yadega, du Riziam, principauté secondaire maintenue par le Yatenga dans une sorte de vassalité, sans oublier le royaume du Gourma, fondé par un fils d'Ouidiraogo.

De ces différents royaumes, celui dont l'histoire semble la plus riche en hauts faits est le Yatenga, mais cela est dû aux sources arabes qui parlent souvent de ces Mossi du nord et laissent de côté ceux de Ouagadougou et de Tenkodogo. Les souverains du Yatenga eurent, par la force des choses, une politique active et leur royaume joua le rôle de marche avancée des Mossi par rapport aux empires nigériens, Mali et Songhaï. A partir du XII<sup>e</sup> siècle, les Mossi lancèrent des expéditions de pillage jusqu'à Tombouctou (1333). Mais c'est surtout au XV<sup>e</sup> siècle que le Yatenga mena une politique d'expansion contre les Songhaï. Le *Morho Naba* (1) Nasodoba ravagea le Macina et prit le centre caravanier d'Oualata, mais il dut se replier devant la réaction du *sonni* Ali qui le pourchassa jusqu'en Yatenga (1483). Le premier *askya*, Mamadou, proclama la guerre sainte contre les Mossi et vint ravager le pays (1497-1498). Les hostilités se poursuivirent, sans grand résultat pour le Songhaï ni pour le Mossi, jusqu'à la destruction de l'empire des *askya* par les Marocains à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Si l'histoire du royaume d'Ouagadougou est moins brillante, l'organisation du royaume est d'un grand intérêt.

A la mort du *Morho Naba* (*Morho* = pays des Mossi, *Naba* = chef), gardée secrète jusqu'à l'arrivée à Ouagadougou du *Tansoba Naba*, qui a seul qualité pour l'annoncer au public par la jolie formule : *Bougsaré Kimé* (« le feu s'est éteint »), la désignation de son successeur obéit à une série de règles complexes. On choisit d'abord parmi les fils du roi le *kourita*, dont le rôle est de remplacer le défunt dont il prend le nom jusqu'à la désignation du nouveau *Morho Naba*. Pour bien s'assimiler le défunt roi, il est baigné dans le reste de

(1) Le fondateur du Yatenga, Yadega, frère jumeau du roi de Ouagadougou, et son rival, se déclara vrai *Morho Naba* et ses successeurs prirent ce titre.

l'eau qui a servi à laver la dépouille mortelle de son père, puis doit passer par la même porte que le corps du défunt, est revêtu des derniers vêtements du mort, monte le cheval qu'il montait le vendredi, enfin reçoit la femme avec laquelle le *Morho Naba* a eu ses dernières relations. Le *Kourita* ne réside pas au palais d'Ougadougou, mais au hameau de Kilwin, à 3 km. de la capitale. S'il se déplace, s'il fait des tournées, les chefs locaux, les *Kombemla*, lui rendent les mêmes honneurs qu'au *Morho Naba*. Mais le *Kourita*, n'a pas à gouverner : sitôt le *Morho Naba* enterré, c'est sa fille aînée, jeune fille ou mariée, qui prend le pouvoir, revêtant bracelets, ornements et même le *boubou*, ample robe de toile du défunt. Elle commande durant sept jours. Pendant ce temps, les prétendants font leur cour auprès des grands électeurs, les ministres du *Morho Naba*. Ceux-ci, pour fixer leur choix, doivent prendre conseil d'autres chefs, électeurs de père en fils. Une fois d'accord, électeurs et conseillers réunis à Simanbili, quartier d'Ougadougou, convoquent l'élu nuitamment. Ils lui retirent ses armes et la peau de mouton que, comme tous les prétendants, il porte en sautoir, et lui remettent des sandales, un bonnet blanc et un coussin. Le jour suivant, le *Widi Naba* présente le nouveau roi au peuple en disant : « Voilà celui qui a droit de vie et de mort sur vous tous ». Les tambours saluent l'événement. L'élu doit alors abandonner son nom, qu'il sera désormais interdit de prononcer, pour prendre un nom de règne que la foule choisit après que le souverain lui ait proposé trois noms qui sont le début d'une phrase-devise. Ensuite, le *Morho Naba* se rend chez le *Ougadougou Naba* qui accomplit les sacrifices rituels sur les tombes des anciens rois en l'honneur du nouveau souverain. Enfin, le roi et sa suite se rendent au quartier de Paspanga où se déroule la grandiose cérémonie de l'intronisation. Celle-ci terminée, le *Morho Naba* reste une semaine à Paspanga avant de gagner son palais.

Le *Morho Naba*, vénéré comme un dieu, jouit d'un pouvoir absolu sur ses sujets dans toute l'étendue du royaume qui comprend cinq provinces, la suzeraineté du souverain s'exerçant sur les royaumes « tributaires » de Tenkodogo, Yako, Boussouma et Belousa. Jusqu'à la période coloniale, le *Morho Naba* ne partageait le pouvoir avec personne, car les « ministre » étaient en réalité des chefs de provinces. Il s'agissait du *widi Naba*, qui avait aussi la responsabilité des chevaux, du *larhalé Naba*, du *gounqa Naba* du *baloum Naba*, en même temps intendant du palais, du *kamsogho Naba*, chef des eunuques.

Chacun d'entre eux avait sous son contrôle des chefs locaux, ou *kombemla*, mais le *kombéré* (1) était seul seigneur sur son territoire.

(1) *Kombemla*, pluriel de *kombéré*.

En outre, le roi était entouré de *sougon' Kassemé*, grands dignitaires : le *soré Naba*, sorte de tambour-major, le *tansoba Naba*, chef de l'armée, le *samandé Naba*, gardien de la cour extérieure, le *poé Naba*, chef des esclaves et exécuteur des hautes œuvres, le *bend Naba*, chef des tambourinaires. Un certain nombre de pages, dits *sorhoné*, vivaient auprès du roi dans le palais.

La plupart de ces personnages appartenaient à l'aristocratie des *nakomsé* dans laquelle se recrutaient les chefs de l'armée et de l'administration, et qui était unie par les liens du sang : tous étaient les descendants des divers roi ou *Naba* qui ont régné sur les pays Mossi. Par contre les ministres et les chefs de province n'appartenaient pas à cette noblesse de race, dans le souci d'écartier des plus hautes fonctions des candidats possibles à la couronne.

Cette organisation s'étendait à peu de chose près aux Etats Mossi, Gourma et Dagomba. Dans ce dernier royaume, cependant marqué par l'islamisation, on retrouvait les caractères de la monarchie païenne : le roi, dit *Na*, ne devait pas quitter sa résidence, six cunuques lui servaient de conseillers et assumaient l'éducation des jeunes princes. A la mort du souverain, son successeur était élu par quatre dignitaires. L'élu devait faire une sorte de retraite dans une pièce obscure où il se saisissait de la canne de commandement qui était censée porter l'âme d'un ancien roi. Ensuite, le roi s'asseyait sur une bille de bois, le *bolon*, conservé pour cet usage, on le lavait, et il devenait alors un *Bombiogo*, une « personne sacrée ».

## II. — *Les Haoussa*

Les Haoussa (1), qui sont environ 5 millions, constituent un groupe linguistique formé de populations négroïdes hétérogènes marquées par des apports notables venus de l'est et du nord. Il semble qu'au xv<sup>e</sup> siècle, le haoussa était beaucoup plus répandu que de nos jours, jusqu'à Agadès dans le nord, jusqu'au Tchad à l'est. Les mouvements de peuples déclenchés par les invasions arabes dans le Nord de l'Afrique ont eu de profondes répercussions dans la région tchadienne. Les Haoussa avaient une histoire écrite, des archives : tous ces documents ont été détruits au début du xix<sup>e</sup> siècle par le second souverain Peul de Nigéria, Mohamed Bello : ce n'était pas un ennemi de la culture, bien au contraire, mais un lettré, auteur lui-même d'ouvrages à tendances historiques et géographiques, mais pour lui le passé du pays ne commençait qu'avec l'arrivée des Peuls ! D'après les légendes et la « chronique de Kano » (2), seul

(1) C. R. NIVEN, *A short history of Nigeria*, Londres, 1955, rééd.

(2) R. PALMER, éd. *The Kano chronicle*, Journal of the Royal Anthropological Institute, Londres 1908, p. 58-98.

document écrit qui ait résisté aux invasions Peules, les premiers Etats haoussa auraient été fondés au XI<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien d'entre eux serait Daoura. Les traditions légendaires y mentionnent une série de reines à partir de Daourama, sorte de personnage éponyme. La ville, menacée par un animal monstrueux, aurait été délivrée par un homme de race blanche, Abou Yezid, sans doute venu de l'Air, qui épousa la reine. Grande est la ressemblance avec les origines du Shongaï : dans les deux cas un groupe d'autochtones est dominé par un autre groupe, autochtone ou conquérant, et des immigrants venus du nord, donc des Berbères, délivrent le premier de la tyrannie du second, après quoi ils installent leur propre pouvoir. Les descendants de la reine et de l'étranger auraient fondé les sept cités haoussa proprement dites : Daoura, Kano, Rano, Zaria, Katsena et Biram. Ces principautés, peu étendues, avaient pour centre une ville fortifiée, peuplée d'artisans habiles au travail du fer, du cuivre et de la laine, et de commerçants qui en assuraient l'exportation jusqu'en Afrique du nord. A ces Etats propres s'ajoutaient, au sud, des Etats dits improprement haoussa où les groupements haoussa ne constituaient que la classe dirigeante : Gwari, Kebbi, Ilorin, Noupé, Yelwa et Djoukoun. C'étaient des pays plus vastes peuplés de paysans excellents cultivateurs.

Tous ces Etats, sauf le Noupé et le Djoukoun, avaient un caractère commun : une organisation plus aristocratique que monarchique. Le roi, élu par les dignitaires, pouvait être déposé par eux : sa personne n'avait aucun caractère sacré et il n'était pas absolu. Entouré de respect, voire ligoté par le protocole, il jouissait d'un service personnel important, comprenant les eunuques, gardiens du harem, les *hamaquaires* (porteurs de hamac), le majordome et de nombreux domestiques. Mais le gouvernement était distinct du service du souverain. Le membre le plus important en était le *gala-dima* que l'on a comparé à un « maire du palais » et qu'entouraient le chef de l'armée, le chef de la cavalerie, le maître des écuries, le surveillant des esclaves, le chef du protocole, le chef de la police, le juge suprême, le chef de la police du marché, le gardien des portes, le grand prêtre, l'astronome, chargé plus particulièrement d'observer l'apparition de la nouvelle lune... sans oublier le bourreau.

Entre ces Etats, le seul dont on puisse suivre l'histoire est Kano où la chronique énumère trente trois souverains du XI<sup>e</sup> siècle à 1807, date de la conquête Peule. Durant de longs siècles l'animisme traditionnel fut le ciment de la résistance aux immigrants venus du nord qui tentèrent de percer les mystères du paganisme, puis se décidèrent à détruire le principal temple fétichiste sous le roi Tsania (1307-1343). Peu après, sous Yadjé (1349-1385), une forte immigration Mandé donna la victoire à l'Islam et introduisit l'écriture. Ce sang nouveau semble avoir apporté un certain bellicisme au Kano





qui combattit les Djoukoun et imposa sa suzeraineté à Zaria (1390-1410), pas pour longtemps car bientôt une expédition bornouane fit passer pour un temps Kano sous la suzeraineté du Bornou. L'essor du pays n'en continua pas moins durant le xv<sup>e</sup> siècle, fondé en particulier sur le commerce de la kola. Kano était un grand marché où affluaient, du nord les lettrés musulmans, et du sud les esclaves raziés. La prospérité fut surtout grande sous le règne de Rimfa (1463-1490) qui reconstruisit la capitale, édifia de nouvelles mosquées, détruisit les derniers lieux de culte fétichiste, entourait la ville d'une longue muraille percée de sept portes, enfin édifia son palais : le *Gidan Rimfa*. Il ne se contenta pas d'embellir, il administra, divisant le pays en circonscriptions administratives dirigées par un gouverneur, donnant d'importantes fonctions aux ennuques... mais gouvernant en prince croyant : le Ramadan était célébré officiellement. Durant toute cette période, les luttes continuèrent avec les Etats voisins, Katsena et Zaria.

Au xv<sup>e</sup> siècle, Kano commença à subir une série d'attaques : d'abord celles des Songhaï de Mamadou Touré qui envahit le pays haoussa et obligea Kano, Katsena et Zaria à payer tribut (1513-1514), ensuite celles des voisins : Katsena, le Kebbi, Djoukoun dont il fallut accepter la suzeraineté au xvii<sup>e</sup> siècle. Kano, trop riche, était la proie de tous, acharnés à la ruiner. Au xviii<sup>e</sup> siècle si les attaques des Djoukoun cessèrent, il fallut lutter contre Gobir et Zaria et accepter la lourde suzeraineté du Bornou. Une période de paix au cours de laquelle le commerce reprit marqua la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, mais bientôt arrivèrent les Peuls d'Ousman dan Fodio qui mirent fin à la dynastie issue de Abou Yezid et installèrent des émirs vassaux du souverain Peul de Sikasso (1807-1892).

Un autre Etat haoussa important était Katsena, fondé au xi<sup>e</sup> siècle : la dynastie issue de Abou Yazid y dura jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle où un certain Koraou, Mandé d'origine, fonda une seconde dynastie qui parvint jusqu'au début du xix<sup>e</sup> siècle. Bien placée commercialement sur la route secondaire qui rejoignait dans l'Air la piste caravanière allant d'Egypte au Soudan, Katsena intéressa les dominations voisines, tour à tour le Mali, dont l'influence au xiv<sup>e</sup> siècle intensifia l'islamisation, puis au xv<sup>e</sup> siècle le Bornou qui exigea un tribut annuel de cent esclaves, enfin le Songhaï au xvi<sup>e</sup> siècle.

Malgré les guerres que dut soutenir Katsena, la décadence de Kano lui profita et son développement économique lui donna une sorte de suprématie parmi les Etats haoussa au xvii<sup>e</sup> siècle. Les revers subis dans la lutte contre le Gobir au xviii<sup>e</sup> siècle, n'empêchèrent pas l'influence économique de Katsena de rayonner de Zamfara jusqu'au Kebbi et au Niger. Mais l'indépendance de Katsena ne survécut pas à l'invasion Peule du début du xix<sup>e</sup> siècle.

Le plus méridional des Etats haoussa proprement dits était

Zaria. Son apogée fut atteint au xvi<sup>e</sup> siècle sous le règne de la reine Amina qui gouverna trente-quatre ans et sut imposer sa loi aux voisins, Noupé et Djoukoun. L'importance de Zaria venait de sa position commerciale : c'était le principal marché houassa du sud, gros fournisseur d'esclaves. Son histoire est mal connue : le dernier roi s'enfuit devant l'attaque Peule, en 1804.

Si Zaria était en quelque sorte le boulevard haoussa vers le sud, le Gobir en était la marche du Nord. Les Haoussa du Gobir semblent être parvenus dans la région assez tardivement, après avoir séjourné dans l'Air où ils subirent l'invasion de différents groupes touareg. Tandis qu'une partie se soumettait et se fondait, une autre émigrant vers le sud dans la région du Gobir (xiv<sup>e</sup> siècle), s'étendant de plus en plus vers le sud, au contact de Zamfara (1). Jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, les Haoussa du Gobir, sans cesse harcelés par les Touareg, restèrent un peu à l'écart de la vie des autres Etats. Mais à partir du xviii<sup>e</sup> siècle ils intervinrent activement, luttant contre Kano (1724-1753), Zamfara et le Katsena, atteignant à la fin du siècle l'apogée de leur puissance, englobant alors le Zamfara septentrional. Cette situation ne survécut pas à l'attaque Peule : le dernier roi de Gobir tomba sous leurs coups en 1808.

Parmi les Etats dits « haoussa » par assimilation, il convient de faire un sort au Kebbi, au Djoukoun et au Noupé.

Le Kebbi était situé sur la rive gauche du Niger, de part et d'autre de la frontière actuelle entre le Nigéria et le Niger. Il était peuplé d'un mélange de Songhaï et de Haoussa. Le royaume fut fondé par un certain Kanta, d'abord allié à l'*askya* Mamadou dans sa lutte contre les Etats haoussa du Nord et contre Agadès (1515), mais qui rompit ensuite avec lui et hérita de sa suprématie sur divers royaumes haoussa. Le sort de la dynastie Kanta fut le même que celui des autres Etats haoussa : le dernier roi fut chassé de Gwando en 1805 par les Peuls.

Les Djoukoun (2) n'avaient que des rapports assez lointains avec les Haoussa, bien qu'on trouve parmi eux un grand nombre de colonies de langue et de culture haoussa. Ils sont installés sur le cours moyen de la Bénoué. Longtemps, les Djoukoun eurent à pâtir des razzias d'esclaves effectuées par Kano (xiv<sup>e</sup> siècle) et Zaria (xvi<sup>e</sup> siècle), avant d'être soumis à la suzeraineté du Bornou dont ils se dégagèrent en s'alliant aux Touareg qui attaquaient le royaume tchadien au xvii<sup>e</sup> siècle. A partir de ce moment, le royaume, enrichi par l'exploitation des salines, ayant soumis les Mounchi, en aval dans le bassin de la Bénoué, assura sa prépondérance parmi les Haoussa, imposant sa suzeraineté à Kano... non sans l'avoir préa-

(1) K. KRIEGER, *Geschichte von Zamfara, Sokoto Provinz Nordnigeria*, Berlin, 1959.

(2) C. K. MEEK, *A Sudanese Kingdom, Djoukoun*, Londres, 1931.

lablement pillée. Dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, Katsena passa à son tour sous la tutelle Djoukoun.

Au début du xix<sup>e</sup> siècle, la situation du Djoukoun se dégrada. Il doit à nouveau payer tribut au Bornou mais, plus heureux que les autres Etats haoussa, tout en subissant la ruée Peule, il put préserver son autonomie, si bien que les rois Djoukoun se sont perpétués jusqu'à nos jours, sur un territoire réduit il est vrai.

La royauté Djoukoun était très différente des royautés haoussa : le roi, ou *Akou Ouda*, représentait un principe sacré. Contrairement à d'autres souverains, on ne lui demandait pas d'être un vaillant guerrier, ou un habile administrateur : il était le gardien vivant des principes qui donnent la force et la fertilité, et assurait ainsi le bien-être au peuple. Le roi n'apparaissait en public qu'à l'occasion des nombreuses cérémonies qui visaient à assurer la conservation de ces forces : comme aux premiers temps de la royauté égyptienne, le roi Djoukoun, du moins à l'origine, était mis à mort au bout de sept ans de règne, au cours de la fête des moissons. Le souverain était absolu. Il était entouré d'une sorte de conseil des anciens parmi lesquels l'*abo*, souvent chef de l'armée, était le bras droit du roi, comme son premier ministre. Les autres personnages importants de la Cour étaient le *kinda*, à la fois maître des cérémonies et gardien des remparts, et deux hauts dignitaires, le *kouvé* et le *manito*, qui présidaient à l'intronisation et à l'inhumation du roi. Quelques femmes jouaient un rôle éminent dans la monarchie Djoukoun : l'*Angwou Tsi*, « femme du roi », en réalité veuve d'un précédent roi, sorte de reine-mère ; l'*Angwou Kakou*, « sœur du roi », fille d'un ancien roi, la plus vieille princesse de la maison royale, la « femme principale » du roi, choisie parmi les veuves du précédent roi, chargée d'accueillir le nouveau monarque le jour du couronnement, de le conduire à sa chambre, de le déshabiller et de passer la nuit avec lui ... en suite de quoi ils ne devaient plus avoir entre eux de relations sexuelles. Aux anciens temps de la royauté, cette épouse principale était sacrifiée le jour de l'enterrement du roi.

Les succès obtenus par les Djoukoun tenaient peut-être à un gouvernement plus ferme, mais aussi à une organisation militaire assez perfectionnée, réunissant quatre armes : cavalerie lourde de cavaliers munis de cuirasse, cavalerie légère aux montures non protégées, infanterie de soldats munis, les uns de javelots, les autres d'épieux, corps des archers. Il y avait même une colonne « sanitaire » suivant l'armée et chargée de s'occuper des blessés. Tout le butin appartenait au roi qui en rétrocédait le tiers ou la moitié aux guerriers qui l'avaient ramassé.

Le Noupé (1) assurait la transition entre les Etats Haoussa et le Yorouba. Sa population était composite et les éléments haoussa y constituaient l'élite dirigeante, mais l'influence yorouba se faisait sentir dans le domaine de la civilisation, la technique artistique rappelant celle des régions subnigériennes. Le Noupé, primitivement situé plus au nord, se déplaça graduellement vers le sud, au XIII<sup>e</sup> siècle. C'est ce qui explique que pour Ibn Batouta (2) qui écrit vers 1350, le souverain Noupé aît été « le plus puissant du pays haoussa », ce qui était quelque peu inexact. C'est au XIV<sup>e</sup> siècle que le Noupé se fixa sur la rive gauche du Niger, de part et d'autre de la Kadouna : presque au confluent, le roi Etsou Edé (1369-1437) fonda Noupéko, la capitale. Installée dans des régions riches, la monarchie Noupé eut peu de campagnes militaires à son actif : elle donna au pays une prééminence culturelle marquée sur tous les peuples voisins. Seulement, cette richesse même et le caractère accueillant du Noupé en faisant l'objet de la convoitise des populations moins bien loties qui l'entouraient. Aussi le Noupé fut-il sans cesse en état de vassalité vis à vis du Yorouba (XIII<sup>e</sup> siècle), puis d'Igara (XIV<sup>e</sup> siècle), plus tard des Haoussa par l'intermédiaire de Zaria. Le déplacement des capitales sur le cours de la Kadouna traduit l'insécurité dans laquelle a vécu cet Etat.

La structure de celui-ci était assez solide, beaucoup plus que les monarchies Haoussa. Le roi, *Etsou*, était absolu et gouvernait à l'aide d'une armature administrative à la tête de laquelle étaient placés des membres de la famille royale, les sœurs du roi entre autres, et quatre dignitaires. Tout ce qui concernait la nourriture, le vêtement, les déplacements du roi était frappé d'un certain nombre d'interdits, la personne du monarque étant sacrée. Le fils aîné du roi était son successeur. L'administration du royaume distinguait soigneusement entre le domaine royal et les terres des vassaux : ceux-ci résidaient parfois à la Cour, mais le plus souvent vivaient sur leurs domaines avec leur famille et leurs esclaves.

L'apogée du Noupé fut atteint au XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment même où l'Islam y pénétrait : à cette époque, la capitale était Raba, sur le Niger. Mais la pénétration musulmane allait de pair avec l'emprise Peule : c'est un Peul, le marabout Malam Dendo, qui y propagea l'Islam et se constitua un état vassal du Noupé. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la pénétration Peule se renforça et bientôt les pays haoussa au nord, yorouba au sud, furent occupés : le Noupé fut encerclé, envahi sous le règne de Madjia (1805-1810) qui fut vaincu et dut se contenter de régner sur une faible partie du pays, autour de

(1) S. F. NADEL, *A black Byzantium, The Kingdom of Nupe in Nigeria*, Londres, 1946.

(2) IBN BATOUTA, *Voyage dans le Soudan*, trad. Slane, Paris, 1843.

Zougouma. Les Peuls installèrent un autre roi, simple transition car en 1836 le fils de Malam Dendo devint roi sous le nom d'Ousman Zaki. Le Noupé ne fut plus dès lors qu'une principauté Peule, membre de leur empire de Nigeria, mais dont les gouvernants adoptèrent la langue du Noupé.

### C. — L'expansion Peule (1)

Ce peuple qui compte quelque 1 millions de représentants est un de ceux qui ont le plus excité l'intérêt des savants. Au milieu des populations de Noirs cultivateurs sédentaires, les Peuls constituent l'une des rares sociétés nomades de l'Afrique intertropicale. Mais les auteurs ne s'entendent guère sur l'origine de ces pasteurs souvent guerriers qui ont joué un rôle considérable dans l'histoire de la région qui s'étend entre le Sénégal et le Cameroun. Si on a parlé d'origine tzigane, pélagique, voire gauloise — certains érudits n'ayant aucun sens du ridicule —, ou bien judéo-syrienne, iranienne, voire indienne, les théories les plus suivies sont celles des antécédents berbère ou nubio-éthiopien, cette dernière étant actuellement la plus couramment admise. Quant à la question de l'itinéraire, elle semble avoir été récemment élucidée par Henri Lhote : les Peuls auraient quitté la région du Haut-Nil au 4<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, à une époque où l'actuel Sahara ressemblait à la zone soudanaise. Ils s'infiltrèrent dans une zone de pâturages par laquelle ils atteignirent le Djebel Ouenat, gagnèrent le Fezzan, longèrent le Tassili, puis traversèrent les pénéplaines du Hoggar pour suivre ensuite les vallées du Hoggar et du Tamanrasset. De là, passant entre le Tanezrouf et l'Adrar des Iforas, ils arrivèrent en Mauritanie et, traversant le Sénégal, vinrent nomadiser au Fouta Toro où on les trouve au XI<sup>e</sup> siècle. Contrairement à d'autres populations en mouvement, les Peuls étaient nombreux car ils poussaient leur ravitaillement devant eux sous forme de troupeaux. Souvent mieux doués que les tribus qui les recevaient, ils se firent leurs pourvoyeurs en viande, puis leurs conseillers... en attendant qu'une conjoncture favorable leur permit de prendre le pouvoir, servis par le fait qu'ils étaient de bons cavaliers et que dans ces plaines, domaine de la savane, la cavalerie l'emportait toujours sur une infanterie qui ne disposait que d'arcs à flèches sans empennage excluant le tir à distance.

Du Fouta Toro, sous la direction de chefs élus, les *ardo*, des

(1) Le mot *Peul* (*Poutlo*) est un singulier, dont le pluriel est *Foutbé*, nom sous lequel est également connu ce peuple : il signifiait « brun clair » par opposition à *Olof* (d'où Ouolof ; peuple du Sénégal) = « noir »

Peuls gagnèrent les régions du Haut Sénégal, le Galam, et les rives de la Falémé, peut-être pour échapper à l'action des Almoravides qui se développait alors. A la fin du XI<sup>e</sup> siècle, quand une partie des Soninké du Ghana, pour échapper à l'emprise musulmane, émigra vers le sud, notamment dans le Galam, les Peuls reprirent leur marche vers l'est : une partie s'arrêta en Kaarta, se mélangeant aux Mandé pour former les Foulanké ; le plus grand nombre alla plus loin jusqu'en Kaniaga à l'ouest du Niger. C'est de là qu'ils atteignirent au XV<sup>e</sup> siècle le Macina. Plus loin des groupes gagnèrent la région du lac Débo, descendant le Niger et contribuant à la chute de l'hégémonie Songhaï au XVI<sup>e</sup> siècle. Puis, tandis que les uns s'installaient au Liptako, d'autres poussaient plus loin vers l'est, atteignant à travers les pays haoussa le Cameroun. Du Macina, d'autres groupes remontèrent le Niger pour se fixer dans le Fouta Djalon.

Ces migrations peules à travers le Soudan sont extrêmement importantes. Dans certains cas, elles ont abouti à la création, par métissage, de nouvelles populations mi-guerrières, mi-paysannes : Toucouleurs du Sénégal, Foulanké du haut fleuve, Ouassoulonké du Fouta Djalon. Ou bien les Peuls réussirent, après un certain temps et souvent de longues luttes, à imposer leur domination. Mais les Etats Peuls sont tardifs. Tant que les Peuls restèrent animistes, ils ne constituèrent pas une force politique bien grande. On peut affirmer que leur passage à l'Islam amena leur émancipation à l'égard de coutumes qui les ligotaient en quelque sorte et leur empêchait de s'emparer des troupeaux que leur confiaient les cultivateurs. La conversion accrut le sentiment qu'ils avaient de leur supériorité et revêtit d'un manteau religieux des actions de pillage : sous couleur de prosélytisme, les Peuls s'approprièrent troupeaux et terre, réduisant les anciens propriétaires en esclavage. De plus, les Peuls sont un des rares peuples africains qui ignora le cloisonnement grâce au ravitaillement en bœufs et à l'importance de leur cavalerie : toute entreprise lancée entre le Sénégal et le lac Tchad pouvait recruter facilement des soldats et surtout les nourrir sur les communautés dispersées.

Laisant de côté, faute de données sûres, l'organisation peule durant les migrations, nous examinerons successivement les dominations du Macina, la plus ancienne, du Fouta Djalon, de la Nigéria dont découlent celles du Liptako et de l'Adamaoua (1).

(1) Biblio. très abondante : H. LUOTE, *Les Peuls*, dans *Encyclop. marit. et coloniale*, mars 1951, p. 66-69, *idem.*, *A la découverte des fresques du Tassili*, Paris, 1958 ; A. HAMPATE BA, J. DAGET, *L'Empire Peul du Macina*, Paris, 1960 ; G. VIEILLARD, *Notes sur les Peuls du Fouta-Djalon*, Bull. Institut Français d'Afrique Noire, Dakar, 1940, p. 85, 210 ; L. TAUXIER, *Mœurs et histoire des Peuls de l'Adamaoua*, Etudes camerounaises, Douala, sept.-déc. 1952, p. 361, mars-juill. 1953, p. 3-40 ; M.-F. LACROIX, *Matériaux pour servir à l'Histoire des Peuls*, Paris, 1937.

### 1° *Le Macina.*

Ce royaume fût constitué par un certain Manga Dialo à la fin du xiv<sup>e</sup> et au début du xv<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où le Mali, jusqu'alors maître de cette région, commençait son déclin. A voir l'attitude des descendants de Manga Dialo face aux Songhaï, on peut penser que les Peuls du Macina se considéraient comme vassaux du Mali dont ils n'avaient d'ailleurs pas grand'chose à redouter. Autrement dangereuse était l'hégémonie montante du Songhaï qui ne visait à rien moins qu'à contrôler tout le cours du Niger : de fait, les *ardo* peuls durent lutter aussi bien contre les derniers *sonni* que contre le premier *askya* (fin du xv<sup>e</sup> siècle). Alliés aux Mandé, ils furent défaits avec eux et passèrent sous l'autorité, du Songhaï qui laissa cependant aux Peuls du Macina, alors centrés sur le Guimbala autour du lac Débo, une certaine autonomie sous leurs chefs héréditaires que l'*askya* investissait et, à l'occasion, matait. Sur la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, après l'expédition ordonnée par El Mansour, les Peuls changèrent de suzerains : aux Songhaï succédèrent les Marocains. Mais en raison de la faiblesse de leurs contingents militaires et de l'éloignement de la base marocaine, leur autorité était plus lâche. Une alliance avec les derniers souverains du Mali, quelques coups de mains contre des troupes marocaines, assurèrent aux Peuls une large autonomie : l'*ardo* en arriva à lever lui-même l'impôt (xvii<sup>e</sup> siècle). La désagrégation de la colonie marocaine du Niger ne donna cependant pas aux Peuls une totale indépendance car ils devaient compter avec les Bambara qui en amont, autour de Ségou, constituaient un nouveau royaume (xviii<sup>e</sup> siècle), et au nord, avec les Touareg dont la pression s'accroissait. En somme, jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, les Peuls du Macina, tout en jouant leur rôle dans l'histoire du Niger, ne furent jamais au premier plan et ne constituèrent pas vraiment un Etat. La situation changea avec Hamadou Bari qui, profitant du mouvement déclenché en Nigéria par Osman dan Fodio, s'appuyant sur un véritable renouveau musulman, s'empara avec le titre de Cheikh (Chekou Hamadou) du commandement au Macina, défit les Bambara et prit le titre d'*Amirou El Moumenin*, « prince des croyants ». Il organisa une sorte de service militaire grâce à un système d'impôts comprenant la dîme des grains (dont un dixième constituait la rétribution du collecteur, un cinquième la part du roi, le reste alimentant l'administration locale, l'armée et l'aide aux indigents), l'impôt sur les troupeaux, destiné au souverain (un taureau sur trente, une vache et un mouton sur quarante, une chèvre sur cent), l'impôt sur la fortune (le quarantième des biens revenait au roi et rapportait or, cauris — coquillage servant de monnaie courante. —, sel), l'impôt sur la rupture du jeûne (chaque chef de famille dut

verser un *mould* — environ 2 litres de grain par adulte, dont un cinquième pour le roi et le reste au personnel des mosquées et aux indigents), l'impôt sur les serfs (pour l'entretien de l'armée), enfin une taxe douanière, *l'oussourou* (le dixième des marchandises importées). Le nouveau royaume se trouvait être l'un des mieux administrés d'Afrique depuis l'écroulement des empires médiévaux. Chekou Hamadou avait l'habileté de cacher son autorité sous des aspects traditionalistes, gouvernant par l'intermédiaire de la *djemaa*, assemblée dominée par les marabouts et les *fukaha*, connaisseurs du droit musulman, mais la *djemaa* était à son entière dévotion. Le souverain résidait au nouveau bourg d'Hamdallahi (« glorification de Dieu ») (1815), et le chef de l'armée, ou *amirou*, était installée à Djenné d'où il commandait aux cinq généraux qui surveillaient chacun un secteur des frontières peules. Celles-ci furent largement étendues par Chekou Hamadou (1810-1840) jusqu'au Yatenga à l'est, à la haute Volta Noire au sud, aux limites du Sahara au nord où les chefs touareg durent accepter la présence et la surveillance de marabouts peuls. Cette situation se poursuivit durant le règne du fils de Chekou Hamadou, Hamadou Chekou (1840-1852) qui se rendit maître de Tombouctou. Mais son fils Hamadou-Hamadou ne put pas faire face à l'invasion des Toucouleurs d'El Hadj Omar dont les 30.000 soldats écrasèrent grâce à leurs armes à feu, les 50.000 guerriers d'Hamadou à la bataille de Saewal (1862); le royaume de Macina sur lequel régnaient depuis 1400 les *ardo* peuls mais qui n'avait acquis sa pleine indépendance qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, cessait d'exister, ou plutôt se transformait en hégémonie Toucouleur.

## 2<sup>o</sup> Le Fouta Djalon.

Le massif du Fouta Djalon, à mi chemin entre la steppe sahélienne et la grande forêt constitue un milieu propice à l'élevage. Les paléonégritiques qui le peuplaient primitivement en furent chassés au XIII<sup>e</sup> siècle par les Sosso repoussés de la plaine par Soundiata et ses Mandé. Au XVI<sup>e</sup> siècle, ce furent des Foulanké, métis de Peuls et de Malinké, qui s'installèrent dans l'ouest de la montagne. Enfin, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, des Peuls venus du Macina investirent le Fouta Djalon et arrivèrent peu à peu à se sédentariser. Ils chassèrent ou asservirent les anciens habitants, Noirs sylvestres que le déboisement lié au développement de l'économie pastorale privait de leurs ressources. Ils ont profondément marqué le massif en lui apportant « leur langue, leur foi qui permit la fondation d'une fraternité musulmane et une dure exploitation tempérée par le métissage » (1).

(1) G. VIEILLARD, *Notes sur les Peuls du Fouta Djalon*, Bull. de l'Inst. Français d'Afrique Noire, 1940, p. 85-210.

Les Peuls vinrent au Fouta Djalon, comme ailleurs en Afrique Occidentale, par petits groupes : ils demandaient aux chefs traditionnels la permission de s'installer, puis leur nombre s'accroissait par la poussée de la démographie et l'arrivée de nouveaux immigrants. Devenus assez forts, les Peuls se révoltaient et établissaient leur domination, justifiant leur action par la propagation de l'Islam : « La guerre sainte était une industrie nationale, comme le brigandage pour les Highlanders ou le service mercenaire pour les Suisses » (1). L'agitation commença vers 1725, les Peuls se sentant désormais assez nombreux et forts pour vaincre les païens. Mais si les premiers combats leur furent favorables, l'effet de surprise passée, les païens se ressaisirent et reprirent le combat. Les Peuls, d'abord fanatisés par Karamoko Alfa Ba (« le grand chef lettré »), trouvèrent ensuite pour chef un guerrier remarquable, Ibrahim Sori (« le matinal ») dit aussi *Maoudo* (« le grand »), qui imposa son autorité au Fouta Djalon et au Boundou et installa sa capitale à Timbo (1780). Son pouvoir était cependant contesté par certains qui voulaient lui opposer un fils de Karamoko Alfa. De cette querelle sortit l'aspect particulier de la monarchie du Fouta Djalon : l'alternance au pouvoir comme *almamy*, c'est-à-dire imam, d'un Soria descendant d'Ibrahim Sori, et d'un Alfaya, descendant de Karamoko Alfa, en principe de deux en deux ans : ce commandement alterné, qui n'est pas pour simplifier l'histoire du Fouta Djalon, fût pour les Peuls de cette région une raison de faiblesse. Les Peuls habitaient leur *marga*, enclos, campement, ou bien leur *roundé*, établissement de culture mis en valeur par des serfs, *rimaibe*, anciens habitants soumis. Il n'y avait pas vraiment de village : le *missidi* ne comprenait que des cases de passage autour de la mosquée où l'on se réunissait le vendredi. Les *missidi* étaient groupés en *tékou*, placé sous l'autorité d'un petit chef, le *lamdo tékou*. Au-dessus se situait la province, *diwal*, dont le chef changeait tous les deux ans en même temps que l'*almamy* du Fouta. L'*almamy* était assisté d'un conseil des Anciens siégeant à Timbo dont le porte-parole, le *modi maka*, jouait un grand rôle dans cet Etat qui oscilla entre une sorte d'anarchie organisée et l'absolutisme qu'imposaient, de temps à autre, des personnalités d'envergure comme l'*almamy* Omar (1837-1872).

Comme chez les Peuls du Macina, la fiscalité du Fouta Djalon était assez perfectionnée. Parmi les impôts, celui sur les successions attribuait au marabout le quart des biens du défunt, accordait une certaine part au *lamdo tékou* ; *l'assaka* était dû au chef du *missidi* pour les pauvres ; ainsi qu'au Macina, l'*oussourou* était perçu sur les marchan-

(1) G. VIELLARD, *Notes sur les Peuls du Fouta Djalon*, Bull. de l'Inst. Français d'Afrique Noire, 1940, p. 85-210.



dises en transit dans le pays. Comme à peu près partout en Afrique, les divers chefs percevaient les profits de la justice. Les habitants devaient encore, une fois par semaine, la corvée sur les terres du chef de village, tandis que chaque collectivité villageoise fournissait trois jours de travail par an au chef de province. L'*almamy* recevait le cinquième du butin et le tribut des peuples côtiers vassalisés.

### 3° *La Nigéria.*

L'arrivée des premiers immigrants Peuls dans les Etats haoussa doit remonter au XIII<sup>e</sup> siècle. Un certain nombre d'entre eux se sédentarisèrent, d'autres restèrent nomades et vécurent en pays haoussa comme population sujette. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ces petites communautés Peuls furent renforcées par une forte immigration venue du Macina : les nouveaux venus se fixèrent dans le Gobir, l'Etat haoussa où il y avait le plus de place pour les éleveurs. C'est là que naquit au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle Ousman dan Fodio (« fils du Savant ») qui fût bientôt célèbre par sa science et sa foi, ramena de nombreux musulmans à la religion et convertit un nombre encore plus grand de païens. Comme les souverains du Gobir contre-carraient son action dont ils sentaient le danger, Ousman prêcha la guerre sainte et détruisit l'armée du Gobir : il se proclama *Sarki n'Musulmi*, « commandeur des croyants » (1804). Les groupes Peuls reconnurent son autorité, et ses succès allèrent croissant : Kano (1807), Katsena, Zaria (1804) le Noupé, le Kebbi (1805), et, au-delà du Niger la région gourma du Liptako (1810). Un des lieutenants d'Ousman, Yakoubou, soumit le Baoutchi et occupa le pays Djoukoun. Plus loin vers l'est se constitua la domination Peule de l'Adamaoua. Les résultats furent moins bons du côté du Bornou qui fût sauvé par un rival d'Ousman, aussi savant guerrier que lui : Mohamed el Amin el Kanemi qui repoussa les Peuls (1809). Ousman dan Fodio mourut peu après dans une crise de mysticisme (1815). On peut se demander comment les bandes Peules purent si facilement avoir raison d'Etats anciens, de vieille civilisation, bien structurés. Mais n'est-ce pas ce degré d'évolution qui fût fatale aux Etats haoussas ? Il y avait trop d'opprimés, esclaves et paysans tributaires dans ces cités : les Peuls purent s'appuyer sur eux... quitte à les exploiter ensuite d'une manière encore plus oppressive.

Ousman fut remplacé par son fils Mohamed Bello (1815-1837) sous qui l'empire Peul de Nigéria, dont la capitale était Sokoto, prit sa figure définitive. La domination se stabilisa, limitée au Nord-est du côté du Bornou, mais s'étendant un peu en direction du Sud, vers Ilorin enlevée aux Yorouba (1823). L'empire de Sokoto avait comme vassaux les émirats de Katsena, Zaria, Kano, Hadeida, Adamaoua Gombe, Katagoum, Noupé, Ilorin, Daoura, Baoutchi, Gwando et Mouri dont dépendait le reste du royaume Djoukoun. Mais ces



Etats vassaux étaient turbulents et le règne de Bello fut troublé par d'incessantes révoltes. Elles ne l'empêchèrent pas de se livrer à son passe-temps favori : écrire des ouvrages d'histoire, de théologie et de géographie. Malheureusement, désireux d'orienter la connaissance du passé, il fit détruire les archives haoussa !

Ousman dan Fodio et Mohamed Bello mirent en place un système administratif basé sur la loi coranique. L'impôt, *zaka*t, était fixé en rapport avec la nature et l'importance des propriétés. Le souverain était assisté de ministres, vizirs (*wasiri*), parmi lesquels les plus importants étaient ceux du trésor, ou *ajiya* et de la police, *sarkin dagara*i. Mais cette organisation ne tarda pas à se corrompre sous les successeurs de Mohamed Bello : les gouverneurs de province se conduisaient en despotes, provoquant de nombreuses et incessantes révoltes. Les Anglais n'eurent pas grand peine à réduire les vestiges de l'empire Peul dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### 4<sup>o</sup> L'Adamaoua.

Après avoir atteint et noyauté les Etats haoussa, certains groupes Peuls s'infiltrèrent au-delà du plateau de Baoutchi, dans les hauteurs du Cameroun à la recherche de pâturages. Ils s'installèrent pacifiquement chez les Noirs des régions du Mandara, de la Bénoué, du Mayo-Kebi et du Logone. Soumis aux chefs autochtones, ils ne firent aucun prosélytisme jusqu'à l'appel d'Ousman dan Fodio auquel répondirent favorablement la plupart des clans. Immédiatement après ses premières victoires sur le Gobir, Ousman convoqua à Kano les chefs influents pour organiser le commandement de l'Est (1805). Plusieurs *mobido*, ou « lettrés », étaient au premier rang : Adama, un chef de clan qui avait étudié au Bornou où il avait poursuivi de pieuses méditations fut désigné. Ousman lui confia le drapeau blanc de la victoire avec la direction des opérations au Cameroun. Adama installa son quartier général à Yola, sur la Bénoué. Il agit avec habileté et énergie, réussissant à se faire reconnaître par les petits groupes qui, par endroits, avaient déjà imposé leur loi aux païens, utilisant les rivalités entre les chefs mal disposés à son égard, invoquant la foi commune et proclamant bien haut qu'il combattait « les païens pour la religion et non pour capturer des esclaves et garnir son harem ». Des principautés vassales furent fondées à Garoua, Kontcha, Banyo, Tibati, Reï et Ngaoundéré. Les Peuls devinrent les maîtres du haut pays de part et d'autre des monts du Mandara. De là, ils lançaient des razzias vers les plaines de la Bénoué d'une part, du Logone d'autre part, ramenant des captifs qui leur fournissaient une main d'œuvre abondante pour la culture.

Lorsque Adama mourut (1847), la conquête était pratiquement terminée et, symbole du succès, le pays jusqu'alors appelé Foubina,

« le Sud », était devenu l'Adamaoua, le « pays d'Adama ». Sous la suzeraineté de Yola, lui-même vassal de Sokoto, il était divisé en un certain nombre d'émirats dont les chefs recevaient l'investiture du sultan de Yola. Mais les successeurs d'Adama ne furent pas à la hauteur et certains émirs en profitèrent pour rejeter leur tutelle, ainsi ceux de Tibati, de Ngaoundéré, de Banyo et de Reï. En gros, le nord du pays resta plus ou moins vassal de Yola tandis que le sud s'en détachait. Dans chaque principauté, les émirs se montraient beaucoup moins préoccupés de convertir les infidèles que de pressurer leurs sujets, de lancer des razzias et de se faire pourvoyeurs d'esclaves des Kanouri, des Arabes et des Haoussa. L'arrivée dans l'Adamaou des Allemands et des Britanniques ne fit que parachever une décadence qui s'accusait depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

### 5<sup>o</sup> *Le Liptako.*

L'installation des Peuls dans cette région située sur la rive droite du Niger, autour de Dori, suivit le même processus qu'en Nigéria et en Adamaoua : venus au XVII<sup>e</sup> siècle comme bergers assez misérables, ils finirent au XVIII<sup>e</sup> siècle par former une communauté cohérente qui prit le nom de Liptako (litt. « ceux qu'on ne peut terrasser »), mais resta soumise à l'autorité des rois du Gourma. La création de l'Etat Peul du Liptako fut encore une répercussion des succès d'Ousman dan Fodio qui envoya au chef Peul Brahima un étendard blanc. La défaite du Gourma à la bataille de Dori consacra l'autorité de Brahima qui devint émir du Liptako (1810). En réalité, l'émirat ne fut jamais stabilisé, toujours en lutte contre les Gourmantché, les Songhaï, les Touareg... quand les Peuls ne luttaient pas entre eux. Les Français n'eurent aucune peine à conclure un traité de protectorat avec l'émir (1891-1895).

Ainsi, du Sénégal aux monts Cameroun, les Peuls ont pu, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, constituer une série de dominations dont certaines furent très étendues, le leitmotiv de l'expansion étant toujours le *jihâd*, « l'effort sur le chemin de Dieu » conçu sous la forme de guerre sainte. Mais inmanquablement ces hégémonies furent de courte durée : les plus durables furent les moins étendues, celles dans lesquelles la proportion des Peuls était la plus grande ; les plus vastes ne persistèrent guère au-delà d'une ou deux générations après le fondateur, personnalité hors de pair comme Ousman dan Fodio ou Adama.

Mais les Peuls ne surent pas transformer en unité ce grand mouvement qui embrassait toute l'Afrique Occidentale, du Fouta Djalon à l'Adamaou. Ni leur technique administrative, ni les communications ne leur permirent... si tant est qu'ils y songèrent... à devenir comme les fédérateurs de l'Afrique soudanaise. Faute d'administration suffisante, faute de voies de communications praticables en

toutes saisons, faute d'un esprit pan-Peul qui anima seulement — peut-être — Chekou Mamadou et Ousman dan Fodio, l'unité peule était condamnée...

Ainsi, les dominations Peules n'ont nullement l'importance historique du Ghana, du Mali ou du Songhaï, bien que les Peuls eux-mêmes aient joué un rôle non négligeable, plutôt social et économique, dans l'histoire de toute l'Afrique Occidentale. Leur expansion clôt en quelque sorte l'histoire pré-coloniale de cette région bien qu'elle soit contemporaine de l'installation des puissances européennes.

*(à suivre).*